

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} au 15 de chaque mois)
 France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
 Étranger: Un An: 50 fr. - 6 Mois: 26 fr. - 3 Mois: 15 fr.
 On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
 Les mandats ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport » (NAPOLEON).
 Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser sous la responsabilité
 à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
 85, avenue des Champs-Élysées, PARIS
 Téléph. : WAGHAM 57-44, 57-45
 Adresse télégraphique : EXCEL - PARIS

Autour de Verdun, les derniers combats nous sont favorables

COLONNE DE PRISONNIERS CAPTURÉS AU BOIS D'AVOUCOURT



BATTERIE DE 75 EN ROUTE VERS LES PREMIÈRES LIGNES



COMPAGNIE SE DIRIGEANT VERS LES TRANCHÉES

On sait que depuis plusieurs jours nous avons reconquis la corne sud-est du bois d'Avoncourt. En cette affaire, nous avons entouré un parti important de soldats allemands qui furent faits prisonniers. Depuis, nos troupes ont gagné du terrain dans le bois de la Caillette et cette attaque nous a permis de réoccuper la partie ouest du village de Vaux.

La campagne belge... en Perse

Au début de l'invasion de la Belgique, quand, fantassins aux pieds lourds, nous gardions les villages de Flandre, nous suivions en esprit sur les routes, là-bas, les audacieuses autos blindées dont la mobile et quotidienne épopée réjouissait notre monotone attente. Chaque jour, dans les petites gazettes du chef-lieu de canton, nous lisions leurs nouveaux exploits. Devant l'armée de la « gette », elles partaient en reconnaissance, s'embusquaient au coin d'un bois, lâchaient leurs coups, inquiétaient l'ennemi, dispersaient des partis de uhlans, anéantissaient des patronilles, et repartaient — en avant ! La cavalerie allemande était signalée sur un point : elles y couraient à toute allure ; telle forêt semblait occupée : elles allaient voir !

Elles revenaient, au crépuscule ou au petit matin, couvertes de boue et de poussière, griffées par les balles ou écornées par les obus, tirant parfois derrière elles une demi-douzaine de hauts chevaux de guerre. Plus tard, aux avant-postes d'Anvers, elles prenaient plaisir à couper les lignes ennemies, se lançaient dans la Campine, traversaient en trombe les villages étouffés, et renouelaient au bord du Démer leurs fructueuses randonnées de la Hesbaye et du Condroz.

Nous avons conservé l'éblouissant souvenir des jeunes hommes tombés au cours de ces équipées, et dont des camarades allaient le lendemain par les mêmes chemins, explorateurs fongueux et rapides, chercher les corps ensanglantés. Et lorsque sur l'Yser notre guerre devint une guerre immobile, nous les plaquâmes parfois, les auto-mitrailleurs, les auto-canoniers, que nous devinions à l'arrière, impatients et rageurs. Ils n'y restèrent pas longtemps.

Paris les vit pendant quelques semaines. Leur corps y fut réorganisé, augmenté, exercé. De nouvelles voitures furent construites pour eux, des canons nouveaux passèrent leurs grandes rondes aux trous des blindages.

Puis, un beau jour, ils disparurent. Le bruit courut que, désespérant de les utiliser avant de nombreux mois dans la plaine flamande, la Belgique les avait envoyés se battre sur le front russe, et qu'ils voguaient vers Arkhangel. C'était trop beau pour ne pas être vrai. On les accueillait un matin sur la Perspective Newsky, comme ils arrivaient à Pétrougrad. Ils demandèrent de gagner le front aussitôt : ils savaient que l'on travaillait à la grande Belgique sur la Dwina comme sur l'Yser.

Nous les évoquâmes tout cet hiver dans les neiges de Lithuanie ou sur les étroites digues qui courent parmi les marais de Pinsk. Y étaient-ils ? Nous n'en savons rien. Toujours est-il qu'ils n'y sont plus. Leur silence nous l'apprent d'abord : ils devaient faire un long voyage, être plus loin encore. Où les entraînerait la sublime aventure commencée à Liège, dont l'imprévu allait croissant ? Allaient-ils franchir le Caucase ? Ils le franchirent. Un lendemain de victoire, ils descendirent de Tiflis vers le lac de Van ou celui d'Ourmiah. Elle était finie pour eux, la guerre de positions. Ils allaient pouvoir courir à la victoire, droit devant eux !

Ceci n'est point du rêve, ni une supposition gratuite, — ni de l'indiscrétion. Une revue illustrée publia ces jours-ci la photographie d'un groupe d'auto-canoniers moscovites sur les routes de Perse. Dans les beaux soldats russes au bonnet d'astrakan qui en garnissaient les marchepieds et les sièges, nous reconnûmes nos amis, les transportes du pays des betteraves au pays des roses, et point étonnés du tout de se trouver là. Comme ils allaient jadis d'Aerschot à Montaigu par les chemins dorés bordés de bruyères, ou de Landen à Huy par les vieux pavés hesbignons, ils vont maintenant à travers le steppe et les vallons, hardis et joyeux, aspirant l'air de la gloire. Ils ont vu l'Ararat hausser au loin sa tête neigeuse, ils ont gagné Tabriz et Téhéran ; les voici dans les jardins d'Isfahan d'où ont fui les agitateurs boches. Peut-être demain vont-ils voir dans la lumière bleue se lever au loin les coupoles et les minarets de Bagdad.

Ah ! la belle campagne héroïque à la poursuite des assassins turcs, et de ceux qui, là-bas, à Bruxelles, se croient peut-être encore nos vainqueurs ! Calmes Flamands, insouciantes Wallons, auraient-ils pensé, il y a deux ans, qu'ils iraient, plus vite que le galop même des cosaques, frapper dans les profondeurs de l'Iran et sur les bords du Tigre les ennemis de leur pays ? Ils ne songent plus qu'ils appartiennent hier à une petite nation neutre dont l'Orient ignorait peut-être le nom, et qui jamais n'aurait prévu que, libérée à jamais de ses entraves juridiques, elle pourrait se battre

hors de ses frontières ! Ils songent au contraire, tout naturellement, eux, les Belges d'Asie, à ces Belges d'Afrique qui luttent dans la brousse entre le lac Kivu et le Tanganyika, — à ceux aussi qui viennent d'entrer, musique en tête, avec les Alliés, dans Yaoundé, capitale mystérieuse du Cameroun...

Et c'est d'une claire fierté que nous les voyons rire sur leur photographie inattendue.

Pierre Nothomb.

Ce que l'on dit

En attendant...

Depuis trois jours, j'ai bien rencontré deux cents personnes qui m'ont dit :

— Eh bien, n'est-ce pas, ils vont les prendre ? Mais comment se fait-il qu'ils n'en parlent pas ?

« Ils », ce sont les Anglais, et « les » l'équipage du Zeppelin fait prisonnier à l'embouchure de la Tamise, ainsi que son commandant.

Je ne sais pas du tout ce que feront les Anglais. Ça les regarde. Il est bien certain que, de notoriété séculaire, l'usage est de pendre les pirates à la grande vergue, quand il y a une grande vergue, et, quand il n'y en a point, à toute autre place où se puisse accrocher une corde ; et ce sont bien des pirates que les gens qui, dans des villes ouvertes, massacrent des civils sans défense. En tout cas, lors des précédents raids de zeppelins sur l'Angleterre, les jurys d'enquête, qui en ce pays font l'office de nos juges d'instruction, ont rendu le verdict : « Assassinat. » Il en sera de même sûrement cette fois encore, et par conséquent l'équipage et les officiers du L-15 seront jugés pour assassinat. La condamnation sera ensuite ce qu'elle sera. Nous n'avons rien à y voir.

Mais je puis répondre plus nettement à la seconde question : « Pourquoi ne parle-t-on pas de pendre ces pirates ? » C'est justement parce qu'ils vont passer en jugement ! Il y a, en Angleterre, une loi très sage qui s'appelle la loi du Contempt of Court.

Aussitôt qu'un homme est arrêté, personne n'a plus le droit de parler de lui, soit en bien, soit en mal, soit pour soutenir qu'il est innocent, soit pour affirmer qu'il est coupable. Il n'appartient plus qu'à la justice, et l'on considère que ce serait, pour les particuliers, vouloir influencer la justice que de l'attaquer ou de le défendre, de demander que lui soit appliquée telle ou telle peine, ou qu'il soit remis en liberté.

Nous n'avons rien de pareil en France, et, à de certains moments, à l'occasion de certaines affaires célèbres, nous avons pu voir que cela était regrettable.

Pierre Mille.

Nous sommes tous optimistes. Aucun Parisien n'a le penchant d'esprit de voir les choses en noir. On sait que la victoire est au bout...

Pourtant, comment ne pas broyer du noir lorsque, par ces beaux jours de juin égarés en avril, on traverse certaines chaussées parisiennes, dont nos glorieux Champs-Élysées, absolument englués d'une infâme boue de goudron amolli, et telle que c'est tout à la fois la honte des bottines et la perte des tapis. Nous savons une élégante qui a pris, dimanche, une voiture pour aller du ministère des Munitions à la maison d'en face. Cela lui a coûté vingt sous. Mais c'était moins cher que de traverser ce lac de bitume qui, redoutable et dangereux, s'étend de l'Etoile à la Concorde. Allons, du sable ! du sable ! Ou moins de cambouis.

L'allée triomphale mérite d'être propre, même pour les civils de l'arrière.

Le général Roques s'entend à pratiquer l'union sacrée ; il y réussissait déjà à merveille avant la guerre.

Pendant l'hiver 1914, l'Association des Parisiens de l'Hérault donna un banquet que présidait le général Roques. A ses côtés, siégeaient deux ennemis politiques célèbres : Pierre Leroy-Beaulieu et Louis Lafferre, députés. Le général Roques parla à la fin du banquet, et, non seulement les deux hommes politiques se serrèrent la main, ce qui n'est que de la courtoisie parlementaire, mais encore ils se donnèrent publiquement quelques éloges.

Depuis... Pierre Leroy-Beaulieu est mort en héros devant Soissons.

L'autorité militaire a fait un louable effort pour diminuer la paperasserie : la première réforme a

naturellement consisté à supprimer les fameux états : Néant.

Grande joie dans les services qui s'abstinrent de remplir de belles feuilles de papier blanc pour annoncer qu'ils n'avaient rien à dire. Mais un ordre nouveau survint qui troubla ce repos : sans doute, il n'y avait plus lieu de dresser d'états : Néant ; mais il fallait une preuve palpable de ce que le silence des bureaux ne résultait pas d'un oubli ou d'une négligence ; il y aurait donc lieu désormais d'établir un bordereau : Néant, pour annoncer que, si l'on n'envoyait rien, c'est qu'il n'y avait réellement rien à envoyer.

Et il y eut un philosophe grec pour prétendre que le Néant n'est pas ! Il n'avait pas prévu l'Ad-mi-nistration du vingtième siècle.

Un bureau de placement pour domestiques, qui vient de s'ouvrir dans le quartier de l'Opéra, fait suivre ses offres de service du petit imprimé suivant, discrètement remis aux personnes qui ont recours à son intermédiaire :

« Notre agence ne tient aucun produit hoche.

» Mais comme notre bonne foi pourrait être surprise par les fausses assertions de sujets se disant Suisses ou Alsaciens, nous invitons l'honorable clientèle à soumettre la domesticité à quelques épreuves éliminatoires, que nous pouvons assurer décisives.

» Voulez-vous savoir, madame, si votre femme de chambre est oui ou non Allemande ?

» Faites-lui servir à son repas de la viande et de la confiture, et observez si elle n'opère pas de mélange dans son assiette.

» Dites, devant elle, beaucoup de bien des Anglais et remarquez si son visage n'exprime pas l'impatience et la colère.

» Consultez-la sur le choix de vos toilettes et méfiez-vous si elle vous conseille un complet vert billard.

» A la première faute, giflez-la, puis, paraissant regretter votre vivacité, offrez-lui une pièce d'argent... Si la domestique est Allemande, elle sollicitera bientôt une autre gifle pour recevoir une nouvelle gratification...

A présent, qu'une maîtresse de maison parisienne « écope » d'une gretchen ! Elle ne pourra pas, du moins, en rendre responsable le bureau de placement !

Le prince Bahram de Perse, qui se trouvait à bord du Sasser, torpillé par les Boches, a disparu. Est-il mort ou vivant ? Ce mystère amène chez nos cartomancières une affluente inattendue. Plusieurs membres de la haute société persane de Paris sont allés les consulter, et, dans une des rues les plus tortueuses de la Montagne-Sainte-Genève, de petits marchands de thé et de châles, originaires de Téhéran, se sont cotisés pour pouvoir, eux aussi, interroger des devineresses...

Les natifs du pays des Mages sont restés superstitieux !

Il va sans dire que les réponses des sibylles ont varié selon le quartier respectif habité par chacune d'elles ! Les cartomancières de haut vol ont eu des prédictions précises et rassurantes. L'une d'elles a même vu, dans une boule de cristal, le « kalyan » incrusté de pierreries que le prince Bahram avait coutume de fumer ; ce kalyan était allumé, signe que le prince vivait encore...

Quant aux devineresses de la Montagne-Sainte-Genève, la plupart — lisant peu les journaux — ignoraient jusqu'à l'existence de l'illustre victime des pirates allemands... Le nom du prince Bahram a provoqué parmi elles le même étonnement que chez les Parisiens de jadis... le fameux Persan de Montesquieu !

Arkhangel paraît un lieu fort lointain. Au début de la guerre, on nous parla des « Russes qui venaient d'Arkhangel renforcer notre front ». Depuis, et hier encore, on nous instruisit de la fonte des glaces dans le port arkhangélien. Quoi qu'il en soit, pour beaucoup Arkhangel est un peu l'avant-dernière station avant le pôle. Quelle erreur pourtant ! Arkhangel ? C'est à deux pas d'ici. Jugez-en. L'express partant de Moscou à 5 heures de l'après-midi arrive le surlendemain à Arkhangel à 8 h. 20 du matin. Ce n'est jamais que 39 heures 1/2. Certains Russes trouvaient l'itinéraire un peu long, mais depuis hier le train comporte des wagons-lits. On dort deux nuits et l'on arrive sans s'en apercevoir.

Ce perfectionnement peut paraître d'un intérêt médiocre pour des Français, mais puisqu'on nous assure qu'après la guerre les peuples alliés se connaîtront mieux et se visiteront plus souvent, la nouvelle réjouira sans doute ceux d'entre nous qui — déjà — rêvent de tourisme international.

Le Veilleur.

LA GUERRE RACONTÉE
PAR LES ÉCRIVAINS QUI LA FONT

Fête de famille

L'agent de liaison de la compagnie passe devant les différentes « cagnas » et appelle : « Les sous-officiers chez le capitaine, avec leurs quarts !... »

Les sous-officiers comprennent et s'empresent. Le « capitaine » ne l'est que depuis le matin et il s'agit d'arroser son troisième galon. Dans la cagna de l'officier, le champagne attend qu'on le débouche. Seulement, comme il n'y a pas de coupes, il faut bien que chaque convive apporte son quart.

Le nouveau capitaine n'a pas vingt-cinq ans et il a gagné tous ses galons sur le champ de bataille. Il est grand, sympathique, avale mais solide; son regard est clair et sa voix cordiale. Tout ce que contenait sa chambre souterraine a été démenagé, pour qu'elle pût recevoir, autour d'une table improvisée, et sur des banes de fortune, une douzaine d'invités. Ceux-ci une fois casés, les bouchons sautent, le champagne pétillote. Non loin de là, les marmites boches qui tombent et explosent avec fracas se succèdent sans interruption. Mais on n'y prend point garde.

On boit au nouveau promu, à la paix, à la Victoire... Et puis, on cause d'autre chose; et c'est cela qui est caractéristique, très français, très « élite », de pouvoir parler d'autre chose que de la guerre, ses misères et ses grandeurs, alors qu'on est là, depuis des mois, dans la tranchée et que le canon gronde. On parle de Paris, de livres, de théâtre, de modes même!

Sous l'influence du champagne, une légère gaieté règne, les langues se délient, l'intimité et la cordialité s'affirment et se resserrent entre le chef et ses subordonnés. On se découvre des goûts semblables, des idées communes; on fait des mots; on rit...

Pourtant, il faut se séparer; il est temps que chacun retourne à son poste. Sur le seuil de la porte (si l'on peut appeler « porte » l'entrée de ce tunnel) la conversation continue. Quelqu'un dit : « Mais, au fait, c'est aujourd'hui la mi-carême ! »

La formidable explosion, toute proche, d'une grosse marmite lui coupe la parole. Et, quand le bruit s'est éteint, un camarade répond :

« Aussi, qu'est-ce qu'ils nous envoient comme confetti ! »

Léon Groc.

IL VA ENFIN PARLER!



M. DE BETHMANN-HOLLWEG

On annonce pour aujourd'hui le grand discours que le chancelier de l'empire allemand devait prononcer au Reichstag, il y a quelques jours, et que l'opportunité des circonstances l'avait invité à remettre.

Le gouverneur de Trieste s'amuse

Bien que Monfalcone soit depuis dix mois administrée par l'autorité italienne, le gouverneur de Trieste n'en a pas moins ordonné la mise sous séquestre des biens de trois notables : l'ancien vice-patron, un fonctionnaire municipal, un médecin-chef, soupçonnés du crime de trahison. Et la Stampa, qui relate le fait, se demande : « Est-ce impudence?... Ingénuité ? »

LA BATAILLE DE VERDUN

NOUVELLES ATTAQUES REPOUSSÉES

Les méprises de la tactique et de la stratégie allemandes

Dans la journée d'hier, les Allemands ont essayé de réparer leur échec de la veille dans la région de Douaumont. Leur attaque a été repoussée avec de lourdes pertes et a dû reculer jusqu'au bois de Chaufcourt, situé au sud-ouest du village de Douaumont. Une attaque contre le village de Hancourt, au sud-est de Malancourt, a eu le même sort, et, d'autre part, nos troupes ont continué de progresser au nord du bois de la Caillette, dans la direction du fort de Douaumont.

Ainsi s'affirme de plus en plus la supériorité de notre défense, aussi habile qu'énergique, sur une offensive violente et décousue.

En même temps que nos contre-attaques progressaient sur la rive droite de la Meuse jusqu'à rétablir complètement notre front, l'ennemi éprouvait sur la rive gauche une pénible surprise.

Le ruisseau de Forges prend sa source un peu au sud de Malancourt et se jette dans la Meuse en face de Brabant-sur-Meuse après avoir traversé Hancourt, Béthincourt et Forges. Avant la bataille de Verdun, nous occupions la rive gauche de ce ruisseau depuis Malancourt jusqu'à la lisière du bois de Forges. L'ennemi ayant progressé aux deux extrémités par la prise des villages de Malancourt et de Forges, nous avons également évacué le saillant intermédiaire.

L'opération s'est faite dans la nuit du 31 mars au 1^{er} avril. Elle a été si habilement exécutée que les Allemands ne se sont aperçus de rien. Le 2 avril, ils lançaient de formidables attaques sur un terrain inoccupé où notre artillerie, n'ayant pas à ménager une défense absente, s'est donné librement carrière : le carnage a été terrible, et sans aucun profit pour l'ennemi.

Tel est le résultat de cette méthode dont nous parlons hier, et qui consiste à attaquer sans reconnaissances préalables. Tel est aussi l'effet de la discipline prussienne qui fait de l'homme une machine. Car, à défaut d'éclaireurs, du moins les hommes de la première vague d'assaut ont bien dû s'apercevoir qu'ils n'avaient rien devant eux. Personne n'a cependant osé prendre la responsabilité de signaler l'erreur au chef qui avait ordonné l'attaque, et on a continué d'avancer, stupidement, sous la mitraille.

Ce n'est pas la première fois que l'armée allemande éprouve une déconvenue de cette espèce. Notre victoire de la Marne est due pour une part à l'habileté de nos chefs et à l'héroïsme de nos soldats ; pour l'autre, aux maladresses d'un ennemi incapable de faire face rapidement à une situation nouvelle.

De même, les premiers jours de la bataille de Verdun ont coûté aux Allemands beaucoup plus cher qu'ils ne pensaient, parce qu'ils ont été donner tête baissée dans tous les pièges.

La stratégie de nos ennemis n'est pas moins lourde que leur tactique. Elle sait agencer un plan jusque dans le dernier détail ; mais, si ce plan vient à manquer sur quelque point, il lui est absolument impossible de faire la correction nécessaire pour passer outre, et toute la machine s'arrête. C'est ce que nous venons de voir une fois encore à Verdun. Les Allemands n'étant pas parvenus à enfoncer le secteur du nord de la place, comme ils y comptaient, se sont montrés depuis lors incapables de substituer un autre procédé d'attaque à celui qui venait d'échouer. Car on ne peut rattacher à aucune stratégie raisonnable les poussées brutales qu'ils exécutent depuis lors de côté et d'autre, sans autre dessein que de calmer l'impatience du public.

On a loué en France, et on nous a proposé en exemple, l'organisation allemande. Mais l'organisation peut s'apprendre, et nous l'apprenons chaque jour. L'improvisation ne s'apprend pas. Or, la connaissance de l'avenir n'a pas été accordée à l'homme : il ne peut que le prévoir, par des conjectures qui ne sont jamais complètes ni certaines. Il vient donc toujours un moment où il faut répondre à un événement imprévu, et alors c'est l'intelligence, c'est le bon sens, c'est la faculté inventive, ou, comme disaient nos pères, le génie, qui reprend l'avantage sur l'érudition la plus minutieuse et la plus appliquée.

Nous avons beaucoup abusé de notre facilité d'improvisation. Ce n'est pas une raison pour n'en pas reconnaître le mérite, la noblesse, ni, en plus d'un cas, l'utilité.

Jean Villars.

LES ARTILLEURS? UN AVIATEUR?.. QUI ABATTIT LE L-15?



LE LIEUTENANT BRANDON

On sait que le Lord-maire de Londres a offert une somme de 12.500 francs au premier canonier anglais qui réussirait à abattre un zeppelin en territoire britannique. D'autre part, l'aviateur Brandon, dont nous publions ici le portrait, prétend avoir réussi, au cours d'un combat des plus mouvementés, à survoler le pirate et à lancer plusieurs bombes qui, d'après lui, auraient porté.

Le coup de puce sur le cadran

La commission de l'enseignement est d'avis qu'il faut le donner.

M. André Honnorat triomphe. Hier, après l'avoir entendu, ainsi que M. Painlevé, ministre de l'Instruction publique, la commission de l'enseignement et des beaux-arts s'est prononcée, à l'unanimité, pour l'adoption de sa proposition de loi tendant à avancer d'une heure l'heure légale pendant la durée de la guerre.

Un membre de la commission de l'enseignement, M. Henri Galli, député de Paris, nous a ainsi indiqué l'argument qui a entraîné l'adhésion unanime de cette dernière :

— Il faut bien, nous a-t-il dit, convaincre le public que toutes les économies réalisables constituent des moyens de tenir et de vaincre. Nous pouvons même dire qu'il n'en est pas de négligeables. La guerre dure, elle peut durer encore et nous apporter une gêne que nous n'avons pas encore ressentie. Or, la proposition Honnorat s'inspire d'un sage esprit de prévoyance et les résultats qu'il est permis d'en espérer sont de nature à atténuer une gêne qu'il faut prévoir. C'est pourquoi nous l'avons votée.

DANS LES VIEUX « OFFICIEL »

A-t-il changé d'avis?



M. CLEMENCEAU EN 1871

Le Journal Officiel enregistre presque quotidiennement le dépôt de pétitions adressées au Parlement. Il est rare qu'on en entende parler... Il est pourtant de ces pétitions qui méritent quelque attention; certaines ont eu un assez grand retentissement. Il en est même une qui eut son quart d'heure

de célébrité, et il n'est point sans intérêt d'en rappeler le souvenir aujourd'hui, car on verra que cette pétition, pour vieille qu'elle soit de quarante-cinq ans, se rattache par plus d'un point à l'actualité.

L'Assemblée nationale, élue le 8 février 1871, s'était réunie aussitôt à Bordeaux et avait commencé ses travaux. Le 1^{er} mars, elle se trouva en face d'un grand devoir à remplir et d'une douloureuse résolution à prendre : il s'agissait, en effet, pour elle de rendre la paix à la France, et de ratifier l'accord intervenu le 26 février entre Bismarck et Thiers. On sait que la première condition imposée par le vainqueur était la cession à l'Allemagne de l'Alsace et de la Lorraine. L'Assemblée nationale se résigna, la mort dans l'âme, au sacrifice, et vota l'abandon de ces deux provinces.

Quelque grand que fût le sacrifice ainsi consenti, il se rencontra pourtant un député, à qui la perte de trois départements ne parut pas suffisante, et qui proposa à ses collègues le sacrifice, cette fois volontaire et spontané, d'un quatrième département.

Ce député, c'était M. Clemenceau, qui venait d'être élu, le vingt-septième, sur la liste de la Seine, par 95.144 voix.

Le samedi 4 mars, M. Clemenceau monta à la tribune, et prononça les paroles suivantes (que je reproduis d'après le *Journal Officiel* du 8 mars 1871) :

— J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Assemblée une pétition du Club positiviste de Paris.

Quelques députés demandèrent quel était ce Club, dont ils entendaient parler pour la première fois.

M. Clemenceau ne répondit pas à la question et poursuivit :

— Le Club positiviste de Paris demande à l'Assemblée nationale que la Corse cesse immédiatement de faire partie de la République française.

« Exclamations diverses », relate le procès-verbal. Puis, une discussion assez confuse suivit, mais qui ne porta que sur une question de forme, et finalement la renvoi à la commission des pétitions fut décidé.

Qu'était ce Club positiviste d'où émanait une pareille initiative? On ne sait, mais il est fort inutile de chercher des éclaircissements sur ce point, car la chose n'est d'aucune importance; ce qu'il suffit de constater, c'est qu'un député (qui, sans doute, faisait partie de ce Club), ayant accepté la mission de déposer la pétition dudit Club sur le bureau de l'Assemblée nationale, s'en déclarait par cela seul, solidaire, et proclamait ainsi nettement que l'ostacisme réclamé contre la Corse avait son entière approbation. Et telle était bien la pensée de M. Clemenceau, puisque, pouvant se borner à déposer la pétition sans en faire connaître l'objet, il avait tenu à en révéler les conclusions à l'Assemblée. Pour quelles raisons le Club positiviste et M. Clemenceau exprimaient-ils le vœu que fût exclu — et sans délai — de la République française un département français? La Corse, qui avait eu le tort d'être le berceau de la famille Bonaparte, venait d'aggraver son tort, en élisant, le 8 février, cinq représentants bonapartistes : Gavini, Séverin, Abbattucci, Conti, Galtoni d'Istria et Giacomo Limperani.

Mais qu'importent les motifs qui ont inspiré cette proposition? Quels qu'ils soient, ils ne méritent même pas qu'on les discute. Le territoire français n'est-il pas sacré dans toutes ses parcelles, et est-il besoin de rappeler ici, les principes de la Révolution, — ce « bloc », comme a dit quelqu'un — principes au nom desquels était puni avec la dernière rigueur quiconque attentait au dogme de la République Une et Indivisible?...

Telle fut la première manifestation politique de M. Clemenceau.

Paul Ganlot.

LA RÉPONSE DU GÉNÉRAL JOFFRE AU GÉNÉRAL CADORNA

Rome. — Le général Joffre a répondu au télégramme du général Cadorna par la dépêche suivante :

« Grand quartier général, 2 avril.

« De toute mon âme, je vous remercie, mon général, pour la chaleureuse sympathie que vous avez bien voulu m'exprimer au moment de quitter la France.

« Pendant que vous honorez mes soldats de votre visite, vous avez aperçu dans leurs regards la fierté qu'ils éprouvaient; vous y avez lu une foi ardente et une ardeur inébranlable.

« Votre visite laissera une impression profonde sur tous ceux qui vous ont approché.

« Nos officiers sont fiers du jugement que vous avez porté sur notre armée. Ils ont senti que vous êtes des nôtres, de notre race et que le même idéal flambe en vous.

« Dites à nos frères d'armes italiens que notre cœur bat à l'unisson du leur, et que nous suivons avec un intérêt passionné leurs opérations.

« Je garde personnellement, mon général, un souvenir reconnaissant de votre franchise et affectueuse camaraderie et vous prie d'exprimer à ceux qui vous ont accompagné l'assurance que leur cordialité a conquis la sympathie unanime des officiers français.

« JOFFRE. »

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Mardi 4 Avril (611^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — En Argonne, nous avons canonné les organisations allemandes, notamment dans la région Montfaucon-Malancourt.

A l'ouest de la Meuse, lutte d'artillerie assez violente, depuis Avocourt jusqu'à Malancourt.

A l'est de la Meuse, la nuit a été relativement calme. Les Allemands n'ont fait aucune tentative sur le front Douaumont-Vaux, rétabli par nos contre-attaques d'hier. Nos batteries se sont montrées particulièrement actives sur les positions adverses, dans cette région.

A l'est du bois Le Prêtre, une forte reconnaissance ennemie a été dispersée par notre fusillade.

En Alsace, nos batteries ont pris sous leur feu des convois de ravitaillement sur la route de Thann à Mulhouse.

VINGT-TROIS HEURES. — Au nord de l'Aisne et en Argonne, nos batteries ont exécuté des tirs efficaces sur les organisations ennemies.

A l'ouest de la Meuse, une attaque ennemie dirigée vers 14 heures sur le village d'Haucourt a complètement échoué.

A l'est de la Meuse, le bombardement a repris au cours de la journée avec une grande violence sur notre front entre Douaumont et Vaux. Vers 15 heures, les Allemands ont lancé une très forte attaque sur nos premières lignes situées à 300 mètres environ au sud du village de Douaumont. Les vagues successives d'assaut, que suivaient de petites colonnes d'attaque, ont été fauchées par nos tirs de barrage, nos feux de mitrailleuses et d'infanterie et ont dû refluer en désordre vers le bois du Chauffour, où notre artillerie, concentrant ses feux, a fait subir à l'ennemi des pertes considérables. Au nord du bois de la Caillette, nos troupes ont continué à progresser au cours de la journée.

En Woëvre, duel d'artillerie dans les secteurs du Pied-des-Côtes-de-Meuse.

Dans les Vosges, après un vif bombardement sur nos positions au sud-est de Seppois-le-Haut, les Allemands ont tenté d'aborder nos tranchées. Ils ont été rejetés dans leurs lignes par nos tirs de barrage.

LA GUERRE AÉRIENNE

Dans la nuit du 3 au 4 avril, un de nos dirigeables a lancé trente-quatre obus sur la gare d'Audun-le-Roman.

hydravions autrichiens viennent bombarder Ancône Trois sont abattus

Rome. — Officiel. — Lundi, vers 15 h. 30, des hydravions ennemis ont fait leur apparition sur Ancône, appuyés par deux torpilleurs qui se tinrent toujours très au large.

Attaqués par les batteries aériennes d'un train armé, et par quatre de nos avions, les hydravions s'éloignèrent, mais trois furent abattus.

L'un d'eux, le « L.-S.-71 » tomba à la mer et fut capturé; un second tomba également à la mer et brûla; le troisième coula pendant qu'on le ramenait au port.

Les dégâts matériels ne sont pas importants, mais on a à déplorer trois morts et onze blessés.

Le *Messaggero* constate que la défense aérienne commence à donner de bons résultats. « A Ancône, dit-il, on a employé pour la première fois avec succès les batteries antisériennes et des trains blindés. Le raid des Autrichiens s'est transformé pour eux en un vrai désastre, tandis que l'incursion des excellents avions italiens sur Adelsberg s'accomplissait heureusement, malgré les tentatives d'attaque de plusieurs avions ennemis. Les innocentes victimes d'Ancône commencent à être vengées. La barbarie autrichienne ne pourra plus sévir impunément contre les vieillards, les femmes et les enfants. »

NOS AVIATEURS

Pour compléter le communiqué de lundi, 15 heures.

Le communiqué de lundi après-midi annonçait qu'un avion allemand était tombé dans nos lignes près de Moyen. Nous commençons à être habitués aux succès de nos pilotes et ces bulletins de victoires aériennes, s'ils nous sont toujours agréables, ne nous causent plus maintenant une grande surprise.

Il convient cependant d'insister sur le combat aérien de lundi matin, au cours duquel l'appareil ennemi a « été descendu ».

C'est ainsi que lundi matin, au lever du jour, les pilotes D... et G... quittaient pour effectuer une ronde sur le front, du côté de Tracy-le-Vall. Une panne de moteur obligeait G... à atterrir quelques kilomètres après et D... devait assurer, seul, la ronde commandée.

Vers 6 h. 30, il était au-dessus des lignes, à plus de 3.000 mètres d'altitude, lorsqu'il aperçut au-dessous, et venant dans le sens opposé, une escadrille ennemie composée de six appareils. Sans doute ces avions revenaient d'effectuer un bombardement.

Sans se soucier du nombre, D... piquait sur ses adversaires et engageait résolument le combat. Surpris par cette attaque à laquelle ils ne s'attendaient pas, les pilotes allemands cherchaient à s'enfuir. Cinq y réussissaient, mais le sixième, pris en chasse par D..., ne tardait pas à venir s'abattre dans nos lignes.

Le pilote français n'en continuait pas moins à assurer sa ronde et il ne rentrait que sa mission terminée. Il faisait part de l'issue heureuse du combat qu'il avait engagé, à ses chefs et à ses camarades.

L'après-midi, le communiqué de 3 heures venait confirmer cette bonne nouvelle. — R.

Le troisième raid des zeppelins sur l'Angleterre

Une dépêche officielle de Berlin annonce en ces termes le raid de la nuit de dimanche à lundi :

« Les dirigeables de l'armée et de la marine ont attaqué cette nuit (dimanche à lundi) les docks de Londres et d'autres points de la côte est de l'Angleterre, ainsi que Dunkerque. »

Une seconde dépêche officielle de Berlin amplifie en ces termes la précédente :

« Pour la troisième fois, une escadrille de dirigeables allemands a attaqué pendant la nuit du 2 au 3 avril la côte orientale anglaise, mais cette fois la région nord. Sur Edimbourg, sur les docks de la Leith et les établissements industriels du *Firth of Forth*, sur Newcastle et ses importants chantiers de constructions navales, sur les hauts fourneaux et les usines de la Tyne, des bombes explosives et incendiaires ont été jetées avec un plein succès. Malgré l'intensité du tir ennemi, tous les dirigeables sont rentrés intacts. »

La première de ces deux dépêches indique en termes nullement dubitatifs que le zeppelin qui a bombardé Dunkerque était du nombre de ceux qui allèrent sur la côte anglaise ou, plus exactement, qui en revenaient.

Le « L.-15 » serait utilisé par les Anglais

Londres. — L'Institut aéronautique de Grande-Bretagne a envoyé un télégramme aux ministres de la Guerre et de la Marine pour leur demander qu'on s'efforce sans retard de sauver l'épave du zeppelin qui a sombré dans la Tamise.

L'Institut prétend qu'avant trois mois le zeppelin pourrait être employé contre l'ennemi.

Comment est traité l'équipage prisonnier

Sur l'invitation du Foreign office, un certain nombre de journalistes neutres ont visité le lieu où est interné l'équipage du zeppelin L.-15, naufragé à l'embouchure de la Tamise dans les circonstances que l'on sait.

L'un des visiteurs a fait cette remarque, que les prisonniers (2 officiers et 15 hommes) paraissent surpris d'être traités avec des égards que ne méritent pas les tueurs d'enfants qu'ils sont. C'est ainsi que le lieutenant Kuhne, marié depuis huit jours seulement, a obtenu qu'un télégramme fût envoyé à sa jeune femme pour la rassurer.

L'un des prisonniers a déclaré que des raids plus importants allaient être effectués sur l'Angleterre.

LE TORPILLAGE DU « PORTUGAL »

Le gouvernement russe proteste auprès des puissances

PÉTROGRAD. — Le gouvernement impérial a adressé à tous les gouvernements, y compris les gouvernements ennemis, une note exposant les circonstances de la destruction du navire-hôpital *Portugal* et se terminant ainsi :

Les conditions dans lesquelles l'attentat a eu lieu excluent toutes possibilités de méprise de la part du sous-marin; l'attentat a été conscient et voulu.

Le gouvernement impérial proteste formellement devant les gouvernements avec lesquels il est en état de guerre contre cette nouvelle violation des lois et contre le mépris persistant des conventions et des traités.

Les ambassadeurs d'Espagne et des Etats-Unis sont priés d'assurer la remise de la note aux gouvernements des Etats ennemis.

L'équipage du « Portugal »

Les victimes et les survivants

Pendant toute la matinée d'hier, une foule nombreuse a afflué dans les bureaux des Messageries Maritimes pour avoir communication de la liste des survivants et des disparus du vapeur *Portugal*, torpillé dans la mer Noire.

La liste des survivants comprend les vingt-cinq noms suivants : Officiers : Léon Duvet, Georges Baudel, Pierre Collet, Paul Marsilly, Joseph Sivan et Georges Dechamp ; Equipage : Hervé Lescamp, Vincent Meillot, Louis Bernellaud, Pierre Saladini, Pierre Antonetti, François Bianucci, Charles Hourly, Pierre Paoli, Jacques Palmeri, Sébastien Dechari, Jacques Morelli, Jean Alessandri, Victor Parrigue, Jean-Baptiste Alessandri, Michel Tielporis, Maurice Simi, Peltora, Gabriel Camp, Giovanni Debernardini.

Les disparus sont au nombre de dix-neuf. Ce sont : Moïse Georgetti, Jean Masché, Yves Lecoultre, Jean-Baptiste Canéao, Benoit Morfine, Joseph Albertini, Louis Bucognano, Jean Sauvais, Joseph Verrando, Jean-Baptiste Jeronimi, Emile Rousselet, Joseph Copeau, Prosper Ropuy, Albert Lechoupié, Vincent Lemik, Marius Donstanza, Roch Giordani et Faillette.

AUTOUR D'UNE PROPOSITION DE LOI

La durée du mandat de la Chambre actuelle

On vient de distribuer à la Chambre le nouveau rapport de M. Alexandre Varenne sur le projet de loi tendant à l'ajournement des opérations de révision des listes électorales pour 1916.

Dans ce document, le rapporteur résume ainsi la thèse soutenue par M. Paul-Meunier qui, par deux fois, s'est opposé à l'adoption sans débats du projet :

M. Paul-Meunier a insisté sur l'idée d'une prorogation à date fixe des pouvoirs des assemblées et du mandat des élus. A son avis, cette prorogation devrait s'étendre bien au delà du terme de la guerre. Il l'a présentée comme une sorte de dédommagement en faveur des élus municipaux ou cantonaux mobilisés que la guerre a empêchés d'exercer leur mandat. Dans l'esprit de notre collègue, cette mesure devrait avoir cet effet particulier d'assurer aux conseils municipaux et aux élus cantonaux actuellement en fonctions l'exercice de leur droit de vote aux élections sénatoriales ajournées par suite de la guerre.

De cette prorogation à date fixe du mandat de ces élus à celle du mandat des députés, il n'y aurait qu'un pas. M. Alexandre Varenne le fait sentir lorsque, ayant indiqué que la Commission n'a pas cru devoir suivre M. Paul-Meunier dans cette voie, il ajoute :

Respectueuse des droits souverains du suffrage universel, la commission répète qu'il lui paraît impossible de retarder la réunion des collèges électoraux au delà de ce qu'exige la force majeure des circonstances. La guerre terminée, le pays devra retrouver immédiatement la plénitude de sa vie politique et le fonctionnement régulier de ses institutions.

C'est là, certainement, l'avis de l'immense majorité de la Chambre. C'est pourquoi quelques députés pensent qu'il conviendrait de préciser davantage le sens de l'article 4 du projet rapporté par M. Varenne et ainsi conçu :

Pendant l'année 1916 et jusqu'à ce qu'une loi spéciale ait autorisé la convocation des collèges électoraux, il ne sera procédé à aucune élection législative, départementale, communale ou consulaire.

C'est de nous que dépendent la mise à l'ordre du jour et le vote de cette loi spéciale, nous n'en dit l'un d'eux. Il y a donc lieu de dire nettement que nous n'entendons pas conserver la faculté d'en retarder le vote à notre gré de manière à arriver ainsi à une prolongation indirecte de notre mandat.

• DERNIÈRE HEURE •

LE BOMBARDEMENT DE PORRENTHUY

Pour un peu, la Suisse reconnaîtrait ses torts

GENÈVE. — Le *Journal de Genève* écrit :

« On ne nous dit pas encore si le conseil fédéral est satisfait des réparations qu'il a obtenues. Nous espérons qu'il ne s'en contentera pas, qu'il se montrera résolu et exigeant pour le présent et pour l'avenir. »

Mais le *Bund*, organe du monde politique helvétique, fait savoir que le conseil fédéral a décidé de rendre plus visible la démarcation de la frontière suisse au moyen de signes distinctifs tels que ceux des navires hôpitaux et par des feux allumés la nuit.

Il suit de là que le Conseil fédéral admet, comme les Allemands ont l'audace de le prétendre, que les violations de frontière commises sans cesse par les Allemands, sont imputables à la Suisse qui ne doit s'en prendre qu'à elle-même si les aviateurs n'aperçoivent pas sa frontière.

LES ZEPPELINS

Londres fut souvent menacé à son insu.

LONDRES. — Le sous-secrétaire d'Etat à la guerre fait à la Chambre des Communes une impressionnante révélation. Après avoir exposé qu'il est impossible de déterminer le coup qui a abattu le zeppelin « L-15 », car il fut plusieurs fois touché par différentes batteries, le sous-secrétaire d'Etat dit :

« Les nouvelles dispositions prises pour la défense de Londres sont des plus satisfaisantes et plus d'une attaque contre la métropole a été repoussée sans que la population s'en doute. » (Applaudissements.)

L'équilibre budgétaire anglais est assuré

LONDRES. — A la Chambre des communes, M. Mac Kenna présente l'exposé financier pour l'année budgétaire, 1^{er} avril 1916 à 31 mars 1917, le projet étant établi sur la base que la guerre durera pendant toute l'année financière.

Les revenus ont excédé de 32 millions de livres sterling les évaluations premières et furent de 337 millions de livres sterling. Le déficit, qui est de 1.222 millions, est couvert par 600 millions obtenus par l'emprunt de guerre, 154 millions résultant de la vente de valeurs, 50 millions de l'emprunt franco-anglais et, enfin, par la vente de Bons du Trésor.

La dette du pays à la fin du mois de mars était de 2.140 millions. Le crédit britannique, déclare M. Mac Kenna, a admirablement résisté à l'extraordinaire épreuve de cette guerre.

COMMUNIQUE RUSSE

Après une heure et demie de rafales d'artillerie lourde et légère, les Allemands ont attaqué la tête de pont d'Iskoul : ils ont été repoussés.

Près de Drinsk et au sud, échange de coups de feu.

Une grande activité de l'artillerie ennemie régnait dans plusieurs secteurs des troupes du général Evert.

Au cours de l'offensive allemande, mentionnée hier, dans la région au nord de la gare de Baranovitchi, l'ennemi a employé des balles explosives.

Dans la région de Linkovitchi, le 2 avril au matin, un groupe considérable d'Allemands ayant passé le Shara, a déclenché une attaque contre un de nos postes. L'offensive allemande a été repoussée.

Dans plusieurs secteurs du front, ainsi qu'au nord et au sud de la région de Polyesye, les avions ennemis ont montré une grande activité.

Sur le front du littoral, nous avons fait prisonniers plus de cent soldats.

Au cours d'une offensive, nous avons passé dans le bassin du Tchroch supérieur et nous avons saisi des massifs montagneux puissamment fortifiés à plus de 10.000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Nous avons fait prisonniers une compagnie turque.

Au cours de la poursuite de l'ennemi dans la région du couvent de Sourbkarapet, nous avons saisi un camp de tente-abris turc et des réserves d'armes.

Au sud-est de Mouch, dans la région du village de Lahboubank, nos éléments ont dispersé plusieurs détachements de cavaliers turcs.

A quoi correspondent les mesures militaires de la Hollande

LONDRES. — D'Amsterdam au *Times* :

La surexcitation se calme rapidement en Hollande. D'après des informations puisées à bonne source, il y a de fortes raisons de croire que les mesures militaires prises par le gouvernement des Pays-Bas sont dues à la pensée que l'heure approche où les opérations militaires entre les belligérants vont commencer sur toute la ligne et qu'il est désirable qu'en présence de cette éventualité, les effectifs militaires hollandais soient maintenus en pleine force.

Des concentrations de troupes allemandes sont signalées sur les frontières orientales et méridionales de la Hollande. Dans certains milieux, on suppose que ce sont ces concentrations de troupes qui ont provoqué en Hollande les mesures militaires dont l'opinion publique a été émue.

La Bulgarie se prépare à attaquer la Grèce

ATHÈNES. — La *Patris* dit apprendre de bonne source que la Bulgarie, en concentrant de nombreuses troupes à la frontière roumaine poursuit le but d'attaquer à l'improviste la Roumanie, afin de régler ses anciens comptes.

D'autre part, la *Patris* apprend de Monastir que les officiers bulgares ne se gênent pas pour déclarer ouvertement que la guerre est imminente contre la Grèce, l'ennemi héréditaire, car les Bulgares ont un besoin absolu de Salonique.

Communiqué italien

ROME. — Commandement suprême :

Tout le long du front, depuis la vallée de Lagarina jusqu'à la vallée de la Sugana, dans les journées du 1^{er} et du 2 avril, le feu de l'artillerie ennemie a continué avec une vigueur croissante ; nous l'avons contrebattu énergiquement avec notre artillerie.

Nos observateurs ont signalé des mouvements importants de troupes et de chariots que notre artillerie a frappé efficacement.

Des avions ennemis ont tenté de fréquentes reconnaissances sur nos lignes ; ils ont été tenus à de grandes hauteurs par le feu de nos pièces anti-aériennes et mis en fuite par nos escadrilles de chasse.

Dans la vallée de Cison, nos avant-postes ont attaqué et repoussé un détachement autrichien dans les environs de Malga-Sopra-Ronz.

Dans la vallée de San-Pellegrino (Avisio), dans la nuit du 2 avril, nous avons repoussé une attaque ennemie contre nos positions de Costarella.

Dans la zone de Cristallo (Haute-Rienz), l'artillerie ennemie a ouvert un feu violent contre nos nouvelles positions sur le Ranchkofl. Elle a été contrebattue et réduite au silence.

Notre infanterie a élargi sa conquête récente en occupant le sommet de la cote 1979 dominant la vallée de Cristallo.

Pendant toute la journée, dans le Haut-Dut et le long du front de Usonzo, activité intense des deux artilleries, plus violente sur les hauteurs au nord-ouest de Gorizia.

Dans la nuit du 2 avril, un de nos dirigeables, malgré de forts courants aériens, est parvenu à se porter sur une bifurcation du chemin de fer Opicina, au nord de Trieste, sur lequel il a lancé 800 kilogrammes de puissants explosifs. Bien qu'il ait été l'objet du tir de nombreuses batteries ennemies, l'aéro-navire est rentré heureusement dans nos lignes.

Dans la matinée, six avions ont fait une hardie incursion sur Adelsberg, importante gare de chemin de fer et siège de hauts commandements autrichiens : 40 grenades-mines y ont été lancées et ont provoqué de grands incendies.

Nos aviateurs, attaqués par des avions ennemis, en ont repoussé brillamment l'assaut.

Ce que les Anglais découvrent dans les files grecques

ATHÈNES. — Au cours de ces jours derniers, des croiseurs anglais ont exploré soigneusement un certain nombre d'îles de la Grèce. Ils y auraient découvert jusqu'à quatre bases navales pour sous-marins allemands. On aime à croire que le gouvernement grec ignore l'emploi que nos ennemis font des îles grecques.

LA VIE DES PRISONNIERS ALLEMANDS A L'ARRIÈRE



En Champagne, après de récentes affaires, un certain nombre de prisonniers ennemis ont été centralisés sur un certain point arrière du front où l'on a d'abord pris soin, avant de les évacuer, de les soumettre à un régime d'hygiène et de propreté dont ils avaient assurément le plus grand besoin.

LE PRINCE ALEXANDRE DE SERBIE A LONDRES



Après avoir passé quelques jours en France et y avoir reçu le fraternel accueil que l'on sait, le prince régent Alexandre de Serbie s'est rendu à Londres, où nos Alliés lui réservaient une enthousiaste réception, dont il s'est montré profondément touché. Il fut reçu à son arrivée par le prince Albert, second fils du roi.

LES NOUVEAUX CASQUES DES TOMMIES



Les troupes des armées britanniques — canadiennes, australiennes et métropolitaines — ont reçu — elles en sont à peu près toutes munies maintenant — le nouveau casque réglementaire, qui présente certaines ressemblances avec la bourguignotte française et belge.

LES CONTES D'EXCELSIOR

« Permissionnaire du front... »

À plat ventre, entre deux tonneaux, sur le bord du quai de Bercy, La Boule et Bibiche pêchaient.

La Boule avouait à Bibiche ses grandes espérances.

— Des fois qu'tu sentiras une secousse, eh bien, mon'ieur, t'aurais qu'à tirer, t'amènerais un poisson !

Et Bibiche s'exaltait :

— Ça qui serait chouette, on aurait davantage à manger l'soir, à la maison !

Près d'eux, assise sur un pavé, leur sœur Mèlie, une brave ménagère de douze ans, surveillait Maimaine, la petite dernière, qui avait entrepris de changer de place un gros tas de graviers.

Il faisait tiède au soleil. Des odeurs de goudron et de vin qui tourne à l'aigre descendaient lentement le courant.

Soudain, Bibiche cria :

— Mince... j'crois que j'tiens quèqu'chose !

La Boule, d'un bond, avança la tête au-dessus du vide, quand une rude poigne le retint par le fond de son pantalon.

— Qué gamin qui va s'écier dans l'eau !

La Boule sentit alors qu'une force irrésistible le soulevait de terre et le posait ensuite sur ses pieds.

Bibiche s'était dressé et regardait avec effroi celui qui venait de survenir si inopinément. C'était un homme d'une quarantaine d'années environ, de petite taille, gros, large d'épaules, aux membres courts mais puissants. Un bloc. Il était vêtu de l'uniforme bleu horizon des fantassins. Une mince ceinture de cuir fauve retenait son ventre dont l'ampleur tendait l'étoffe de la capote après avoir fait sauter deux boutons. Son visage disparaissait presque en entier sous un vaste casque dont la visière semblait reposer sur le nez de l'homme. On voyait sous ce nez une épaisse moustache rousse, à la gauloise, qui tombait de chaque côté de la bouche et encadrait un triple menton, comme un arceau de glycine fleurirait une porte où l'on accéderait par trois marches.

Ce soldat grogna, à la fois bonhomme et bourru :

— La marmaille ça n'sait qu'à faire du vilain !

Mèlie s'était levée. Elle avait empoigné Maimaine et la maintenait contre elle dans un geste instinctif de maternelle protection.

L'homme se mit à rire et continua, adoucissant sa voix paysanne :

— Alors, comme ça, j'vous faisons peur les enfants... C'est c'gamin-là qu'allait s'laisser tomber dans l'eau...

Et, désignant Maimaine :

— Quel âge qu'elle a ta p'tiote sœur ?

Mèlie, rassurée par le ton paternel de l'homme, répondit en lâchant Maimaine :

— Elle a trois ans, m'sieu.

— Et ces gas-là, c'est-i tes frères ?

— Oui, m'sieu.

— Alors, vous êtes quatre gosses à la maison ?

— Oui, m'sieu.

— C'est comme cheu mé... j'ai quat'enfants, mais ren qu'des filles, ça c'est point d'chance pour un pèsan.

L'homme s'assit sur le fond d'un tonneau, après s'y être hissé par un rétablissement à la force des poignets.

Mèlie retourna à son pavé et Maimaine à son tas de graviers. La Boule et Bibiche, immobiles, côte à côte, s'hypnotisaient sur le casque du soldat avec un grand désir au fond des yeux.

— Si qu'on l'aurait, tu parles d'une rigolade ?

Lui, tira lentement une pipe de sa poche, la bourra, l'alluma et demeura pensif, le regard happé par le miroitement des eaux.

Soudain, il regarda le gamin.

— Y a donc point d'jardin cheu té qu'tu vins t'entraîner comme ça su les quais ?

— Non, répondit La Boule, c'est au sixième étage qu'on habite.

— Et ton pé, l'est-i su l'front ?

— Oui, m'sieu, il est su l'front... il est dans l'Nord... il est avec les Arbis, papa.

— Ah ! dans l'Nord... mé, j'sommes en Champagne, un mauvais côté, sûr ! On n'chôme guère par là-bas... La guerre, c'est ben d'la misère pour tertous, sûr, ben d'la misère... j'avons tout mon monde à Chagny, derrière les lignes, les Boches y sont depuis septembre... Mes filles, ma borgeoise, j'ons point d'nouvelles d'eux, depuis bientôt dix mois... Sont-ils s'ment cor en vie, les p'vres gens... j'ons fais des démarches... des démarches... les lettres a n'passent oaint... Sont-ils s'ment

cor en vie ?... Avec ces couchons d'Prussiens, c'est bernique pour el savouer !

L'homme se tut. Une larme tomba sur les poils de sa rude moustache et y resta, tremblotante et lumineuse, emprisonnant un grain de soleil.

La Boule s'approcha de l'homme et poussé sans doute par le désir de montrer que « lui aussi avait bien de la misère », il dit, presque avec fierté :

— Nous, on a pu d'mère... elle est morte, m'sieu !... on n'a pu personne... on attend qu'papa i revienne... alors, nous, on est tous les quatre avec ma sœur Mèlie.

— Tous les quatre !

— Oui, c'est Mèlie qui fait la mère.

L'homme, d'un geste sec, releva son casque sur son front, découvrant deux petits yeux bleus, encore humides, deux yeux émouvants de candeur et de bonté. Il regarda d'abord Mèlie, longtemps, puis les deux garçons, puis la petite qui jetait maintenant des pierres dans l'eau pour faire peur aux poissons.

Attristé, il hocha la tête : « Mes pauv' enfants, c'est point d'chance pour vous non pu, ben sûr ! » et il tapota le fourneau de sa pipe, pour en vider la cendre, sur la semelle d'un de ses godillots.

Soudain, il sauta de la barrique :

— Hé, les p'tiots, dit-il, si on mangeait la soupe, c'soir, ensemble dans queuque auberge... comme si je serais vot'pè et qu'vous, vous seriez mes enfants ?... Là cinq jours que j'sommes en permission... j'ons point d'connaissances dans c'Paris qu'est si grand qu'j'avions peur ed m'y perdre !... Et c'est point drôle, sûr, d'être tout seul... Personne à qui qu'on peut causer... j'suis point berdasse, mais j'aimons ben tout d'même la conservation... Alors je vas... je marche... j'me baguenaude... Ah ! j'en ons vu des rues et pis des rues... L'soir, j'allons coucher sur un banc, à la gare... Un monsieur qu'avait une décoration m'a dit qu'fallait qu'j'allions demander dans une maison pour ceuss qu'ont point d'famille... mais j'ose point, mé, aller chez l'monde que j'connais point... Et pis on est sale... et pis on est pèsan... C'est ben difficile !... C'soir, ma permission all est finie... j'retourne là-bas, dans mon trou, j'aurai ben du plaisir à n'point partir tout seul, comme j'suis venu... Allons, les p'tiots, on casse la croûte ensemble ? C'est dit ?

Mèlie toute confuse refusait :

— Oh ! non, m'sieu... Vous êtes trop aimable... Non, m'sieu, faut pas vous déranger...

Mais lui insistait :

— Si... si... ça m'rait ben du plaisir... j'aurions l'idée que j'sommes avec mes enfants !

Alors Mèlie prit Maimaine dans ses bras et lui ordonna en la présentant au soldat :

— Dis-lui merci.

La petite tendit les bras, fit un beau sourire et cria :

— Merci, papa !

— Ah ! c'est ben trop gentil ! halbutia le soldat en baissant son casque comme pour leur dissimuler ses yeux.

Alors, La Boule appela Bibiche et lui fit remarquer tout bas :

— Hé, mon gas... vise le poilu... i tremble du menton...

Alfred Machard.

(Reproduction interdite.)

L'explosion de Boulogne

L'incendie qui s'est déclaré, à la suite de l'explosion d'une chaudière, dans la blanchisserie Ravaux, située 69, rue de Paris, à Boulogne-sur-Seine, a malheureusement — comme on le prévoyait, d'ailleurs, par le nombre d'ouvrières disparues — fait des victimes.

La nuit dernière les recherches faites par les pompiers ont amené la découverte de sept cadavres complètement carbonisés, et hier matin un huitième corps a été retiré des débris. D'autre part, Mme Avanti, demeurant à Boulogne, et qu'on avait transportée à l'hôpital Boucicaut à succombé à ses blessures.

Les recherches ont continué toute la journée en présence de M. Laurent, préfet de police. Les cadavres des infortunées victimes ont été transportés à la mairie, où on procède, mais avec une difficulté qui se conçoit, à leur identification.

Les obsèques ont été fixées à jeudi.

FERNET-BRANCA
Spécialité de
FRATELLI BRANCA-MILAN
AMERTONIQUE, APÉRITIF, DIGESTIF
LA MEILLEURE LIQUEUR HYGIENIQUE
se prend avec
de l'eau, du café, sirop, siphon, etc.
AGENCE A PARIS, 31, RUE ETIENNE-MARCEL.

Lombard, Laborde
Garfunkel et Cie

(CINQUIÈME AUDIENCE)

Les débats d'hier ont été consacrés aux interrogatoires des deux derniers corrupteurs de l'agence Lombard, le docteur Saint-Maurice et le secrétaire d'état-major de Grandmaison, et à ceux de sept des bénéficiaires.

Le docteur Saint-Maurice est un mulâtre, originaire de Saint-Pierre de la Martinique. C'est un sympathique. Élégalement sanglé dans une impeccable redingote noire, il s'exprime avec aisance et ses explications paraissent empreintes de sincérité. Il déclare avoir fait toutes ses études médicales à Paris. Après la catastrophe du mont Pelé, il vint se fixer à Notre-Dame de Liesse (arrondissement de Laon) qu'il abandonna devant l'invasion allemande. Il se réfugia à Châteauroux, pays natal de sa femme. C'est dans cette ville que la lecture d'une annonce dans un journal parisien le fit se mettre en relations avec le docteur Lombard qui l'appela à Paris et l'installa, 25, rue du Vieux-Colombier.

Le docteur Saint-Maurice expose dans quelles conditions il eut à établir les certificats incriminés :

— Jamais, dit-il, je n'ai eu à délivrer un certificat portant un diagnostic sans avoir examiné le malade, et jamais je n'ai su, avant mon arrestation, l'usage qu'on devait faire du certificat que je délivrais. Comment aurais-je pu me méfier du docteur Lombard ? demande-t-il. J'ai dîné deux fois avec lui, notamment chez un attaché d'ambassade, rue François-I^{er}, en compagnie d'un chef de cabinet. Comment croire qu'un homme de ce rang social aurait pu commettre les actes délictueux en question ?

A une demande du colonel Favart, le docteur Saint-Maurice affirme qu'il remettait intégralement à Lombard la somme que lui donnait de son propre mouvement le « client », prix fixé au préalable par le docteur Lombard et sur lequel ce dernier lui versait les dix francs convenus.

Le docteur Lombard proteste qu'il ne touchait rien pour les certificats.

S'expliquant ensuite sur le cas de l'adjudant Ménard — on se souvient que c'est cet adjudant qui provoqua la fin du scandale — le docteur Saint-Maurice assure qu'il l'examina scrupuleusement, ne pouvant croire qu'un soldat, un adjudant, décoré de la médaille militaire, jouât une comédie.

Le secrétaire d'état-major de Grandmaison était, d'après le rapport du capitaine Bouchardon, le secrétaire de l'aide-major Fortuné Laborde, affecté à la troisième commission. Il affirme avec énergie — parfois sa voix atteint le diapason de la plus véhément indignation — qu'il ignorait les moyens frauduleux employés pour obtenir les réformes.

— Pouvais-je me douter, s'écrie-t-il, qu'un major décoré de la Légion d'honneur se livrait à des actes pareils ? J'ai toujours fait mon devoir, mon rôle s'est borné à celui d'un planton, n'ayant d'autre tort que d'avoir reçu quelques pourboires que j'aurais dû refuser.

Du Bosq confirme les déclarations de Grandmaison, en ajoutant cette protestation : « On n'a fait dire bien des choses, mais je n'ai jamais fait de la délation ; j'ai dit la vérité ! »

Le colonel Favart mène rondement les interrogatoires des bénéficiaires. Il commence par le sergent Chrétien, titulaire de la croix de guerre, hospitalisé à l'établissement 27 à l'aide d'un bulletin dont il prétend avoir ignoré le caractère frauduleux.

M^r Comby signale que Chrétien, bien que réformé, était parti volontairement sur le front. Le docteur Lombard prétend n'avoir pas connu Chrétien.

Le soldat Lapinski, blessé aux Dardanelles, avait été hospitalisé à l'aide d'un faux : il fut arrêté à l'hôpital d'Argenteuil, où il était en traitement.

Le cas Guérout présente cette particularité qu'il a dû être mis régulièrement en réforme par la deuxième commission. Le soldat Malcuit du 43^e d'infanterie, en congé de convalescence, après deux graves blessures, fut hospitalisé sans avoir été visité moyennant 200 francs. Le soldat Auréacombé a payé au docteur Kenmadjian son certificat 20 francs et a remis 50 francs à Du Bosq pour les œuvres de Lombard.

M^r Lagasse s'informe auprès du commandant Mareet s'il est exact que le major Kortz qui, dans cette affaire, a fait l'aveu de coupables complaisances, soit décédé subitement à Versailles, la nuit dernière. Le commissaire du gouvernement déclare avoir demandé officiellement à Versailles la confirmation de cette nouvelle.

M^r Lagasse dépose des conclusions auxquelles s'associe le commissaire du gouvernement demandant qu'acte lui soit donné que le cuirassier Ménard est inculpé d'usage de faux, bien qu'au dossier ne figure pas le document.

A l'unanimité, le Conseil fait droit à la requête du défenseur.

Aujourd'hui, suite des interrogatoires.

Alfred Bougenier.

A LA CHAMBRE

Discussion... en petite vitesse

La Chambre a déjà consacré quatre séances à la discussion du projet de loi sur la mise en culture des terres abandonnées : elle en est toujours à l'article premier dont elle n'a pas encore voté un seul paragraphe. La séance d'hier n'a eu, en effet, d'autre résultat que le rejet, par 355 voix contre 192, d'un second contre-projet.

A signaler, toutefois, une intervention du ministre de la Guerre. Répondant à un orateur qui avait soulevé la question de l'application de la main-d'œuvre militaire à l'agriculture, le général Roques, qui débute à la tribune, vient préciser ses intentions. Il le fit d'ailleurs très nettement, avec toute la clarté désirable, et la Chambre ne lui marchandait pas ses applaudissements.

En premier lieu, le ministre promet qu'il s'efforcera d'obtenir du commandant en chef l'extension des permissions agricoles dans la plus large mesure compatible avec les nécessités des services.

Examinant ensuite la question des auxiliaires, le général Roques indiqua qu'il faisait actuellement procéder à des sondages, dans le but de connaître leur emploi dans chaque service. Si, comme on paraît le croire, il y a trop d'auxiliaires appelés ou mal employés, il usera de l'excédent disponible pour augmenter le nombre des permissions et établir entre les auxiliaires un roulement, afin que le plus grand nombre possible participent aux travaux de l'agriculture.

Le général Roques est également d'avis qu'il faut envoyer les auxiliaires le plus près possible de leur domicile pour leur permettre de profiter de leurs quelques heures de liberté pour s'occuper de leurs affaires et de leurs intérêts. La même mesure s'appliquera aux G. V. C.

Il y a aussi des formations sanitaires qui ont un grand nombre d'infirmiers qui attendent, inoccupés, pendant les périodes de chômage. S'ils se trouvent à proximité de leur région, on pourra les envoyer travailler dans les champs. Ayant indiqué qu'il avait donné 4.000 prisonniers au ministre de l'Agriculture, le général Roques ajouta qu'il mettrait à sa disposition tous ceux employés à des travaux d'un intérêt non immédiat.

En ce qui concerne l'appel de la classe 1888, dont 20.000 hommes seulement ont été convoqués, le ministre a déclaré qu'ayant d'abord laissé en dehors les hommes déjà appelés une première fois, puis les pères de famille, il serait difficile de faire une nouvelle distinction pour les agriculteurs. Il a toutefois décidé que, dans chaque catégorie, les agriculteurs seront appelés les derniers.

Je m'efforcerai d'alimenter par tous les moyens les mamelles historiques dont notre pays a tant besoin pour nourrir ses vaillants enfants, dit en terminant le général Roques. Et à cet égard, je prie M. le ministre de l'Agriculture de me considérer comme son auxiliaire le plus dévoué et le plus attentif.

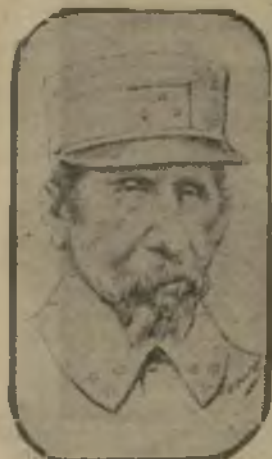
Petite phrase heureuse qui provoqua les vifs applaudissements des représentants des régions agricoles.

A l'ordre du jour du pays

Le gouvernement porte à la connaissance du pays la belle conduite d'un certain nombre de « civils » qui se sont signalés par leur courage et leur esprit d'initiative pendant l'occupation allemande et en présence de l'envahisseur.

Le plus jeune parmi ceux qui ont mérité cette citation à l'ordre du jour du pays est certainement le jeune Liron, de Combrimont (Vosges), qui, bien qu'« âgé » seulement de quatorze ans et quoique étranger à l'administration des postes, a consenti à assurer le service de distribution du courrier de Combrimont à Lesseux, dans une zone souvent balayée par les balles allemandes. A cours des dangers d'autant plus grands que, pendant longtemps, les lettres artistiques dressées depuis quelque temps par les soldats français ne le cachaient pas à la vue de l'ennemi.

Mme Boutiller, institutrice à Corny (Marne), est citée auprès de Mlle Brasseur, en religion Sœur Etienne, supérieure des Filles de Saint-Vincent de Paul de l'hôpital de Compiègne. Mme Marianne Perrotin-Malignon, economise au lycée de jeunes filles de Reims, Mlle Gauthier, professeur à l'école primaire supérieure de Pont-à-Mousson (Meurthe-et-Moselle), Mlle Hélène Louis, de Matthey (Meurthe-et-Moselle), et Sœur Constance, supérieure de l'hospice de Badonviller (Meurthe-et-Moselle), figurent également sur cette liste du courage et de l'héroïsme français.



GÉNÉRAL ROQUES

THÉÂTRES

A l'Opéra. — L'Académie nationale de musique donnera demain, en matinée, la deuxième représentation de l'acte final du *Boi Arthurs*, le drame lyrique d'Ernest Chausson, qui a produit à sa première exécution une impression si profonde par la noblesse et la poésie de son inspiration. Le *Boi Arthurs* sera interprété par Mlle Hatto, MM. Sullivan et Lebel. L'orchestre, comme jeudi dernier, sera dirigé par M. Vincent d'Indy.

A l'Opéra-Comique. — L'Opéra-Comique jouera dimanche prochain, en matinée, le *Juif polonois*. L'œuvre salissante de M. Camille Erlanger sera interprétée par M. Jean Perier dans le rôle de Mathis, dont il a fait une création hors de pair, Mlle Edmée Favart, Brohly, MM. de Creus, Berthaud, Vaura. L'orchestre sera dirigé par M. Camille Erlanger. La soirée commencera par *Cavalleria rusticana* (Mlle Mad. Mathieu, MM. Pellard, Ghasne).

Demain, à 1 h. 1/2, la *Vie de Bohème* (Mlle Favart et Tiphaine, MM. Pellard, Jean Perier, Allard). On commencera par la *Fille du régiment* (Mlle Tiphaine, MM. de Creus, Belhomme).

Samedi, à 8 h. 1/4, la *Tea* (Mlle Marthe Chenal, MM. Darcel, Henri Albers).

Dimanche, soirée à 7 h. 1/2, *Carmen* (Mlle Germaine Baillet, Vautier, MM. Lheureux, Henri Albers, Mlle Sonia Pavlov).

Aux Capucines. — *Parla aux gubiquels*, la délicieuse revue de M. Michel Carré, et le *Successeur*, l'amusante comédie de M. Robert Dieudonné, qui poursuivent aux Capucines une très brillante carrière, n'auront plus que quelques représentations, dont les deux dernières, dimanche en matinée et en soirée, avec toute la belle distribution, Mlle Alice Bonheur, Mériand, Dorus et Yane Exiane, M. Berthod, etc., et chaleureusement applaudis chaque soir.

En raison de la mise au point du nouveau spectacle qui doit passer la semaine prochaine, il n'y aura pas de matinée demain jeudi.

Un théâtre de traditions. — Le Théâtre Classique donnera sa première matinée demain jeudi à 2 heures précises, salle du Palais de la Mutualité, 325, rue Saint-Martin (Arts et Métiers).

Ce premier spectacle sera ainsi composé : 1° Une conférence de M. Paul Pellier ; 2° le *Député amoureux* ; 3° Inter-mède avec les concours d'artistes de la Comédie-Française, de l'Opéra, de l'Opéra-Comique, de l'Odéon ; orchestre des Concerts-Rouge ; 4° le *Médecin malgré lui*.

MERCREDI 5 AVRIL

Comédie-Française. — A 8 heures, le *Dédale*.

Opéra-Comique. — Relâche.

Odéon. — A 8 heures, *Fédora*.

Théâtre Antoine. — A 8 h. 45, *Nono* (Sacha Guitry, Charlotte Lysès).

Ambigu. — A 8 h. 30, mardi, jeudi, samedi et dimanche, *Ma tante d'Honfleur*.

Apollo. — A 8 h. 15, la *Cocarde de Mimi Pinson*.

Athénée. — A 8 h. 30, mardi, jeudi, samedi, dimanche (dim. mat.), le *Coq en pâte*.

Capucines (tel. 155-40). — A 8 h. 30, Paris aux quinquets, revue ; le *Successeur*, devant le *Midi*.

Châtelet. — Mercredi, jeudi, samedi, dimanche (jeudi et dim. mat.), à 7 h. 50, les *Exploits d'une petite Française*.

Cluny. — A 8 h. 45, le *Fils naturel*.

Déjazet. — A 8 heures, les *Fiancées de Rosalie*.

Gaité-Lyrique. — A 8 h. 30, *Trois femmes pour un mari*.

Grand-Guignol. — A 8 h. 45, l'Expérience du docteur Larde, le *Masque*, Une rage d'amour, le *Lanterne* (mat. mercr. et dim.).

Théâtre Michel. — A 8 h. 30, le *Petit intérieur*, l'Action 258, Une petite femme forte.

Porte-Saint-Martin. — A 7 h. 45, la *Femme nue*.

Théâtre Réjane. — A 8 h. 30, *Alsace* (Mme Réjane).

Palais-Royal. — A 8 h. 30, le *Poisu* ; *Horlaeus a dit* ; *J'm'en f... ; Renaissance*.

Renaissance. — A 8 h. 30, Une nuit de noces.

Théâtre Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, la *Tour de Nesle*.

Trionon-Lyrique. — A 8 h. 15, Rép.

Variétés. — A 8 h. 30, le *Dindon*.

Vauvilliers. — A 8 h. 30, *Maciste et l'Expédition du capitaine Williamson*.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (tel. 44-78). — 2 h. 20 et 8 h. 30, *March et ses Hons dans Décorées ?* Vingt attractions.

Gaumont-Palace. — A 8 h. 30, *Ru ; Monsieur Pinson, le policier ; la Vie des prisonniers allemands*. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 12 h. Tél. Marc. 16-78.

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.

Omnia-Palace. — *Passion tzigane, les Mystères (18° épi.), les Roses rouges, Max dans les airs, Menhoulant au désert, la Seta au Japon*.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

Tivoli-Cinéma. — L'Indépendance de la Belgique ; Max dans les airs ; les Roses rouges ; M. Pinson, policier ; Menhoulant au désert. (Téléph. Nord 26-44).

COURS ET CONFÉRENCES

M. Edouard Herriot, maire et sénateur de Lyon, fit avant-hier, à l'Université des Annales, une conférence qui comptera comme une des plus belles de cette année de guerre 1916 : « Agir... » Avec une énergie de la plus haute éloquence, l'éminent orateur démontra que la vraie leçon de guerre est l'action. De l'action, encore de l'action, toujours de l'action. Et cette action puissante dont il vient de donner un exemple remarquable avec la Foire de Lyon devra avoir raison de la bureaucratie et donner à notre pays une deuxième victoire économique.

Cette admirable conférence paraîtra dans le *Journal de l'Université des Annales* (51, rue Saint-Georges).

A l'Université des « Annales » (51, rue Saint-Georges, Paris). — Aujourd'hui mercredi 5 avril, à 2 h. 1/2 : *Quelques poètes anglais*, conférence par M. Jean Richépin, de l'Académie française.

“EXCELSIOR” RÉTRIBUE
les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale
La vie artistique
Les procès importants
Les accidents graves
Les événements locaux
La vie économique
Les sports
Tous faits pittoresques

BLOC-NOTES

CORPS DIPLOMATIQUE

S. Exc. Nicolaïevitch Bronevsky, chambellan de S. M. le Tsar et ministre d'Etat, est nommé ambassadeur de Russie près le Vatican, en remplacement de M. Nelidow.

NOUVELLES DES COURS

S. M. le Roi d'Angleterre a fait un nouveau don de 500 livres sterling au fonds de « Secours de Belgique ». S. M. la Reine a versé 250 livres et S. M. la Reine Alexandra, 100 livres.

INFORMATIONS

Le comte Olry de Laparra de Saint-Sarnis, lieutenant au 6^e chasseurs à cheval, a été cité à l'ordre de l'armée en ces termes :
« Pendant la période de mouvements a reçu de nombreuses missions délicates et périlleuses et les a remplies avec sang-froid et bravoure. En particulier, le 1^{er} septembre 1914, a conservé habilement le contact et dirigé la marche de son peloton sous le feu dans un ordre parfait. Depuis, montrant toujours le même allant, a conduit à plusieurs reprises des patrouilles hardies en avant de nos lignes. Vient de demander à servir dans l'infanterie. »

MARIAGES

Nous apprenons les fiançailles du comte Tyszkiewicz, fils de la comtesse Clémentine Tyszkiewicz, avec la comtesse Reiska Radziwill, fille de la princesse Radziwill, née Branicka. Le fiancé sert dans l'armée russe (*New York Herald*).

Le mariage du vicomte Henri de Dampierre, fils du comte Eric de Dampierre et de la comtesse, née de Chateaubourg, et de Mlle Marie de Vangelas, fille de M. et Mme Francisque de Vangelas, née Jumilhac, vient d'être béni en l'église Saint-Pierre de Chaillot, dans l'intimité.

Les témoins du mariage étaient : le marquis de Dampierre, son cousin germain, et le vicomte Elie de Dampierre, son frère. La mariée était assistée de ses tantes, la marquise de Rosanbo et la baronne Le Febvre.

On annonce le mariage de Mlle Alice de Seynes, fille de M. Louis de Seynes, lieutenant d'artillerie aux armées, et de Mme, née de Cazeneuve, avec M. Raoul de Cazeneuve, lieutenant d'artillerie aux armées, fils du lieutenant-colonel de Cazeneuve, du 1^{er} d'infanterie, et de Mme, née d'Adhémar. Le mariage sera célébré prochainement, dans l'intimité.

DEUILS

Nous apprenons la mort :
Du comte André Tolstoï, fils de l'illustre romancier, décédé à Zurich ;
De Mme de Souilles, âgée de quatre-vingt-dix-neuf ans, décédée à Paris ;
De M. Fritz Palmer, publiciste suédois et ami de la France.

La Bourse de Paris
DU 4 AVRIL 1916

Les tendances du marché restent toujours aussi calmes, mais, dans le fond, c'est la fermeté qui domine. Seules, les valeurs russes accusent aujourd'hui une nuance de lourdeur. Parmi les fonds d'Etat, nos rentes sont sans grand changement, le 3 0/0 perpétuel à 82,25, le 5 0/0 à 86 et le 4 1/2 0/0 à 91,35 contre 91,35. Au groupe étranger, notons une reprise de l'Extérieure à 91,25, tandis que les fonds russes sont quelque peu réalisés, la 1906 à 86,20, le 1909 à 72,55.

Les établissements de crédit n'ont donné lieu qu'à de rares transactions. Il en est de même des actions de nos grandes compagnies de chemins de fer. Lignes espagnoles soutenues.

Les cuprifères restent dans l'expectative. Rio, 1.758 au comptant.

En banque, les affaires ont été des plus restreintes.

COURS DES CHANGES

Londres, 28,49 1/2 ; Suisse, 115 ; Amsterdam, 256 1/2 ; Petrograd, 189 ; New-York, 527 1/2 ; Italie, 90 ; Barcelone, 576 1/2.

CONTRE la VIE CHÈRE

La Maison JULIEN DAMOY, 31, Boulevard Sebastopol à Paris, en parfait accord avec les Municipalités du Département de la Seine, vient d'ouvrir dans ses magasins de Paris et de la Banlieue, un rayon spécial pour la vente de viande frigorifiée d'excellente qualité, aux prix suivants :

| BŒUF | | le 1/2 kilo |
|--|------|-------------|
| Petite Poitrine | » 60 | |
| Grosse Poitrine, Bavette et Gîte ordinaire | » 70 | |
| Collier | » 80 | |
| Plat de Côte | » 90 | |
| Plat de Côte milieu, paleron et macrenee | » 95 | |
| Gîte à la noix | » 95 | |
| Tranche à rôler | 1.60 | |
| Entrecôte | 1.70 | |
| Bifteck et Rumsteak | 1.80 | |
| Faux-Filet | 1.90 | |
| Filet | 2.20 | |
| MOUTON | | le 1/2 kilo |
| Poitrine | » 60 | |
| Haut de Côtelettes | » 70 | |
| Collet | » 70 | |
| Epaule | 1.10 | |
| Filet | 1.30 | |
| Côtes découvertes | 1.40 | |
| Côtes secondes | 1.40 | |
| Côtes premières | 1.50 | |
| Gigot entier | 1.30 | |
| Gigot raccourci | 1.40 | |

VINS DE BORDEAUX, en grand assortiment à partir de 225 fr. la barrique et 2 fr. la bouteille (franco), CAVES SAINT-MICHEL, 103, quai Charleons, Bordeaux.

TOUTE L'HYGIÈNE dans un tube. Brochure franco. NUMIDOL détruit les germes et les bactéries. — Paris, 11, Rue d'Enghien.

Le gérant : VICTOR LAUVRONAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volmard.

COMPTABILITE 53, rue de Rivoli, 53 PARIS PIGIER

Une représentation théâtrale sur le front russe



A l'exemple de nos défenseurs, les poilus russes, sur leur front, donnent des représentations théâtrales. Les deux documents que voici représentent l'une de ces scènes en plein bois, côté public et côté « plateau », sans que soit oublié le collaborateur précieux, même sur le théâtre de la guerre : le souffleur.

FEUILLETON N° 1 EXCELSIOR DU 5 AVRIL 1916

Un Cœur blessé

ROMAN

par Edouard PONTIÉ

CHAPITRE XII

L'ami d'autrefois

Lison, sa tante partie, se remit à coudre, près de la fenêtre ouverte.

On était déjà au printemps et les amandiers étaient tout roses dans la plaine.

Le roq chantait dans la basse-cour. Le chien dormait près de sa niche. Tout était calme, paisible et souriant. La guerre était loin de la douce terre de Provence.

Mais voici qu'un pas hésitant franchit la grande porte de la ferme. Le chien se lève et aboie. Les poules curieuses se réunissent. Et Lison se lève, jebout contre la croisée du rez-de-chaussée, pour voir qui vient.

Alors elle pense défaillir en reconnaissant le visiteur qui s'approche.

C'est Robert, avec son uniforme bleu d'horizon, sa médaille et sa croix de guerre sur la poitrine et sa manche gauche épinglée, qui s'avance, un

peu timide, et qui s'accroche à la fenêtre ouverte derrière laquelle se tient Lison.

Le chien s'est tu, voyant qu'on laisse entrer l'étranger sans rien dire. Les poules se sont remises à picorer.

Au lointain, on entend les clochettes d'un troupeau de chèvres, et, plus proches, des rires d'enfants, qui jouent sous les oliviers.

Lison est toute pâle et n'ose pas ouvrir la bouche.

Robert, très ému, ne sait par quel mot il doit commencer.

— Vous, ici ! finit par murmurer Lison... Comment avez-vous fait pour découvrir ma retraite ?

— Cela n'a pas été difficile, répond Robert ; l'homme d'équipe de la gare, qui vous avait parlé devant moi, connaît bien votre maison, et on aime parler, en Provence, où il y a plus de pierres dans les vignes que d'écus dans la poche des bavards....

— Ce n'est pas bien ! dit Lison. Je ne voulais pas... Pourquoi tant chercher à me voir ?

— Je ne sais pas, reprit Robert, si la fine Parisienne de chez Rosalie sœurs que j'ai connue, était aussi jolie que la petite paysanne provençale que je vois...

— Mais pourquoi êtes-vous venu ? Pourquoi ?... dit la jeune fille, prête à fondre en larmes.

— Parce que, depuis deux heures je suis caché là, de l'autre côté de la route, dans les mûriers... Parce que j'ai vu partir votre tante, parce que vous êtes seule, et qu'il faut, Lison, que nous causions tous les deux.

— A quoi bon ! soupira Lison. Il y a des passés qui ne peuvent point renaître... Je vous en prie, Robert, par pitié, abandonnez-moi à mon isolement et à mon oubli.

— Par pitié, Lison, ne chassez pas l'ami d'autrefois, qui voudrait tant l'être encore...

— Ah ! continua-t-il, si vous saviez l'enfer dont je suis sorti, l'enfer des batailles, et combien je voudrais retrouver, pour adoucir l'amertume de mon infirmité, la petite camarade douce et très tendre que le hasard a remise si heureusement sur mes pas.

— La petite camarade, une amie sincère, pas autre chose ?... demanda Lison.

— Hélas ! je ne puis, maintenant, vous demander que cela, puisque vous venez de me redire encore que tout le passé était bien mort entre nous...

— Le pauvre passé... et les illusions, reprit Lison fondant en larmes.

— Voyons, Lisette... Lison, ne pleurez pas... c'est vous qui le voulez vous-même... et moi je ne puis plus demander que de l'amitié.

Et, en disant ces mots, Robert désignait des yeux sa blessure :

— Voyez-vous, essaya-t-il de plaisanter, le beau galant que je ferais avec un seul bras pour prendre la taille de ma conquête...

— Robert, dit Lison, très grave, un jour peut-être je vous raconterai toute mon histoire, et ce n'est que lorsque vous l'aurez entendue que vous jugerez si je peux être digne de l'amitié d'un de ceux qui ont su si bien faire reculer les Allemands...

— Quel est ce mystère, Lison ! Moi je suis sûr...

— Chut ! interrompit-elle, vous ne pouvez pas savoir.

— Mais puisque, malgré tout, malgré ma défense, vous avez voulu me retrouver, une autre fois je vous dirai tout...

Copyright by Edouard Pontié, 1916. Reproduction, traduction et mise au cinéma réservées.

LES PETITES ANNONCES d'EXCELSIOR

paraissent chaque Mercredi

La ligne se compose de 50 lettres ou signes

En aucun cas, EXCELSIOR ne se charge de recevoir ni de réexpédier les réponses aux « Petites Annonces ».

POUR SE RETROUVER

3 francs la ligne de 50 lettres ou signes.
C. Jean et Alice O'Rourke habitent à Rontignon, cottage Henri-IV, par Pau (Basses-Pyrénées); n'ont aucune nouvelle de leur sœur et belle-sœur de Nowogrodzka, ni de la famille.

DEMANDES D'EMPLOI

1 franc la ligne de 50 lettres ou signes.
J. Mlle 27 a., sér. réf., dem. s'occ. empl. com. aide-compt. ou écrit. bur. Paris ou prov. Ecr. Mlle Vala, 14, Bd Sévigné, Rennes.

TRADUCT. franç., grec, angl. EVANS, 18, rue Rocherbonnet.

PEINTRE en bâtiment, colleur papier, dem. trav. ch. particulier; prix mod. DEMONTET, 26, rue Voltaire, Saint-Ouen.

VENDEUSE, 18 ans, demande place dans maison d'alimentation. Nourrice, bonnes références. Ecrire : Marie Thérèse André, 3, rue Jannet, Saint-Denis (Seine).

GENS DE MAISON

2 francs 50 la ligne de 50 lettres ou signes.
Cuisinières
T. des cuisinières capab. remplacer chef, glaces, pâtisseries. dem. pl. ou extra, 50 a., 15 a. m. pl. Marie, 2, r. des Arènes.

OFFRES D'EMPLOI

2 francs la ligne de 50 lettres ou signes.
Fédération littéraire et dramatique, 7, r. d'Amboise, dem. bonne copie de jeunes auteurs dont elle facilite débuts.

Dem. agents p^r boissons écono. Demy-eldre, 46, r. Maubeuge.

O. demande première main pour robe-blouse modèle inutile se présenter si pas très capable.

O. dem. élèves opérateurs p^r le cinématographe. Vitograph MULLER, 42, r. Saint-Merri, 1^{er} l. jours, de 1 h. à 6 h. du soir.

SUCCESSORS, TESTAMENTS, PARTAGES
3 francs la ligne de 50 lettres ou signes.
Avocat spécialiste. Ecr. Revue Juridique, 4, square Maubeuge.

GRAPHOLOGIE

3 francs la ligne de 50 lettres ou signes.
CARACTÈRE, APPÉTITS, etc., par l'écriture, 3 francs Rien de la chiromancie. 2 à 7 h., 1^{er} l. jours, dim. et fêt. ou écrire : Mme Lx, 28, rue Vauquelin, Paris (V^e).

DIVERS

3 francs la ligne de 50 lettres ou signes.
BLAITE, secret de famille, revenant à 3 francs par mois. Mme Lx, 28, rue Vauquelin, Paris (5^e arrond.).

P. pour attirer et séduire par CALYPSO, fee 3 fr. 20. Ecrire : M. DEZOUCHÉ A., pr. gare, 81-Pierre-des-Corps (L.-et-L.).

CHIENS

2 francs 50 la ligne de 50 lettres ou signes.
G. élève, loulou nains et nains, macrons, sable, orange 2 liv. 1^{er} l. p. x. coupes, noirs, gris, chamois. Longeon, Lisleux.

Chiens guerre, policiers, des rap, fox, ratiers. Expéd. parit Marethe, 131, Bd Hôtel-Vill., Montreuil, T. 225. M^{rs} Vincennes.

Griffons belg. Loulou 1^{er} ag. 2 à 5 h., 28, r. Feytaud (Mét. Bourse).

CHIOTS, Bergers allemands PURE RACE, 100 francs. — Fournier, 48, quai d'Alfort, Alfort.

Jol. pel. loulou nains élevés, 30 fr. 10, Gde-Rue, Boulogne (S.).

P. loulou, Loulou, Pékinais, Yorkshire, Fox. — CHENI FRANÇAIS, 2, rue Victor-Hugo, Charenton.

AUTOMOBILES

2 francs 50 la ligne de 50 lettres ou signes.
Grand choix d'automos et camions d'occasion en parfait état. Achat comptant. Echange. Noël, 10, Bd Courcelles, T. 500-00.

Z. L. coupé 2 pl. spid., 4 cyl. 10 H P, état parf. E. L. torp. 4 pl. 1914. C^{te} rare à 500 fr. cause motif. Sautard, 138, Convention.

CABINETS D'AFFAIRES

2 francs 50 la ligne de 50 lettres ou signes.
Je remplis toutes missions, ENQUÊTES, RECHERCHES. — Madame Franck, 103, boulevard Richard-Lenoir, Paris (11^e).

PAS D'APPÉTIT!



Cette jeune femme se met à table parce que c'est l'heure du repas. Mais elle n'a aucun appétit et elle éprouve une véritable répulsion pour les aliments qui lui sont présentés. Le travail de la digestion ne se fait plus. Elle a l'estomac bouché. Et, si elle se force à manger, elle éprouve du balancement, des renvois, des aigreurs, des crampes qui la font horriblement souffrir.

Que ceux dont l'appareil digestif est dans un pareil état de délabrement ne se désolent pas; qu'ils suivent pendant quelques semaines le régime du délicieux Phoscao dont la digestion n'exige aucun effort de l'estomac et qui, très promptement, remettra celui-ci d'aplomb.

Le Phoscao, aliment complet, composé et dosé judicieusement, est un puissant reconstituant et un fortifiant du système nerveux; c'est pourquoi les médecins le conseillent aux anémiques, aux affaiblis, aux convalescents, aux vieillards.

Bouteille-échantillon gratis. Ecrire :

PHOSCAO

(Spécialité française)

9, rue Frédéric-Bastiat, Paris.

En vente : pharmacies et épiceries.



— Dites-le tout de suite, Lison...
— Non, il faut encore que je réfléchisse.
— Mais demain je dois venir à Aix. Je tâcherai de faire mes courses très vite... Attendez-moi à 4 heures, à la sortie du faubourg, sur la route qui ramène ici...

— Merci, Lison! Alors nous allons redevenir de bons camarades...

— Peut-être...

— Et peut-être mieux...

— Oh! ça, non jamais. Et Lison avec effroi.

Mon pauvre Robert, ce n'est plus possible...

— Mais, partez vite, le soir arrive, ma tante va rentrer d'un moment à l'autre... Demain, demain nous causerons... Je pourrai parler.

Robert essaya de saisir la main de Lison pour la couvrir de baisers, mais elle ne voulut pas la lui laisser prendre.

Elle se rejeta brusquement en arrière...

Et Robert s'en alla, le cœur gros de ce refus, en se retournant parfois pour la saluer d'un geste affectueux.

Mais, au fond de lui-même, il y avait cependant un grand bonheur : il avait retrouvé Lison, et celle-ci ne le repoussait pas tout de suite...

CHAPITRE XXI

Inutile espoir

Lison dormit peu la nuit qui suivit la visite de Robert, et le lendemain matin elle se leva de bonne heure pour achever l'ouvrage qu'elle devait porter à Aix.

Elle avait deux essayages à faire, car on commençait à la connaître dans la ville et les dames de la bourgeoisie se disaient :

— Vous savez, dans une petite ferme, sur la

route de Gardanne, il y a une réfugiée de Paris qui a travaillé comme couturière dans une grande maison rue de la Paix... Elle n'est pas chère, et elle fait d'un chic...

Lison, bientôt, n'allait plus suffire aux commandes!

Après déjeuner, elle fut à Aix dans la carriole des voisins qui, justement, se rendaient à la ville.

Mais elle déclina leur offre de la ramener, sous prétexte d'être obligée de les faire trop attendre.

Elle visita ses clientes, recueillit des compliments, et à 4 heures, ayant terminé ses essayages, elle prit le chemin du retour.

Son cœur battait très fort lorsque, de loin, elle aperçut Robert qui l'attendait au bord de la route.

— Vous voyez, dit-elle, comme il l'abordait, je suis exacte.

Elle lui donna une poignée de main garçonnière, et tous deux, côte à côte, se mirent à marcher sous les platanes.

— Racontez-moi, dit-elle, comment vous vous êtes battu contre les Allemands... Vous savez, j'ai lu votre citation dans le journal d'Aix... Je me doutais bien qu'elle devait être très belle!

— Ma foi, Lison, j'ai fait comme les autres... J'ai tiré des coups de fusil dans les Vosges, d'abord sur des patrouilles de uhlanes...

— J'ai foulé ensuite avec joie le sol de l'Alsace retrouvée. Puis mon bataillon est revenu en arrière. Nous avons roulé tout un jour en chemin de fer.

— Nous avons fait à pied deux rudes étapes en remontant après vers le nord. Enfin nous avons repassé avec les Boches, et nous avons foncé à la baïonnette pour sauter dans les tranchées qu'ils faisaient déjà.

VENTE DE PROPRIETES
Banlieue
A vend. terrain 50.000 m. banl. S.-E. p^r usine, à l'abri inondés. Sol de 1^{er} ord. S'ad. à M. Chevallier, arch., 19, par. Ixvy-S.-S.
Province
Corniche Or. A vendre 50 hect. h. mer 0,80 c. m. p. rev. D. loix 5 fr. m. c. Ecr. Régie, r. pl. Chevillard, 41, Lyon.

FONDS DE COMMERCE
2 francs 50 la ligne de 50 lettres ou signes.
L'ESSAL Je cède commerce ss cont. spé. que je ne puis tenir seule. Mari mobilisé. Rénél. nets 12.000. Me contentai de 10.000 et donn. ttes facil. A. Rénél, 19, r. La Reynie.
Désire trou. personnes sérieux. disp. bonnes garanties ou petit capital p^r tenir commerce de luvr. pl. rentre. Net. 15 fr. par jour, double apr. p^ruvre. Baudier, 90, r. Lafayette.
Beurre-cuifs, loyer 1200 fr., recettes, 120, av. 1500; facilités, quart populx. Vendeur se retire. Cossard, 22, r. d. Halles.

ALIMENTATION
2 francs 50 la ligne de 50 lettres ou signes.
20.000 bout. St-Euillion 1906, 1^{er} ord. 2 fr. 23 p^r panier de 100.
2. Mousseux (Ch. Crémant), 4 l. 25 p^r 25. Cidr. 1^{er} q^{te}, 45 l. par Paris.
Vin sup^r, 125 l. par Paris. Mâcon 215, Tour^r 220 l. par. Café extr. 3,45 le l^r p^r 3,5 et 19 K. Ecr. SUBRA, 10, r. de l'Opéra, Paris (13^e).

LECONS
3 francs la ligne de 50 lettres ou signes.
Anglais, espagnol, 0 fr. 50 l'heure. Professeurs : 23, r. Sanssouff.
J. dame disting. donne ch. elle leçons d'anglais. Mme Lutha, 21, r. Eugène-Carrière (2 à 7 h., mercredi, jeudi, samedi).

FLEURS ET PLANTES
2 francs la ligne de 50 lettres ou signes.
PANIENS fleurs. Ed. Lecocq, prop^r Jean-les-Pins (Alpes-Mar.)

PENSIONS DE FAMILLE
2 francs la ligne de 50 lettres ou signes.
Province
JUAN-LES-PINS (Alp.-Mar.) En leur propriété fleurie biver. J.omme été, M. et Mme Ed. Lecocq élèvent enfants 5 à 14 ans.

APPARTEMENTS MEUBLES
2 francs la ligne de 50 lettres ou signes.
9. rue Geoffroy, pl. rentre, entre r. St-Lazare et Madeleine. Installation neuve fr. moderne, téléph. av. la ville d. ttes les chambr. asc. bains; au mois et à la journée. (Tél. C. 08-83).
Gares Nord et Est, chamb. cent., toil. eau ch., bain, tapis, etc. 3 à 10 fr. p^r l^r, 40 à 150 p^r m². 13, r. des 2-Gares, 2 entr. Tél. 8. ou bar. et ch. mh. Ch. 10 à 70 fr., cont. m., 60, r. Longchamp.
Chambre p^r M^{rs} seul et app. mh. sur rue 1^{er} ét., av. bala. mirr. A. rue Milton (8^e).

LOCATIONS
2 francs la ligne de 50 lettres ou signes.
On cherche p^r octob. rive gauche, 7 arr. préf. appart. 4 poss. de hôtel partit. ou dép. Sal. s. a. b. l. c. c. v. e., 15 à 1600 fr. Tr. sér. Ecr. Dir. Inst. Technique, 22, Bd d. Itolons. Antenn. centre, 7, r. Boffard, gde mais. et jard. à louer 1.300.
Superbe appartement mod. 3 p^{ces}, ant., cuis., w.c., élect., téléph., à louer pour durée qu'on veut. — S. rue du Delta.
Rez-de-ch. splend., bureaux, riches, meubles, gd jardin, chauff. cent., élect., dactyl. Prix de guerre. 40, r. Lafayette.

OCCASIONS
2 francs la ligne de 50 lettres ou signes.
On désire
Suis acheteur p^r jeune fille bicyclette de marque, état neuf. S. rous livres. Ecrire prix. Girard, 13, rue des Deux-Sœurs.
On offre
A liquidier bons meubles tous genres fabriqués av. guerre. Fab.ouv. Bénila, 15, rue Pirpus, Maison Rivet.
CONITES, ŒUVRES DE BIENFAISANCE
Adresser- vous à la MANUFACTURE DE VÊTEMENTS EN GROS pour dames. — Complète garçonnets
BENEZETH, 69, rue de Vanves (14^e arrond.)

VILLEGIATURES
Côte d'Azur
CAP FERRAT. STATION BEAULIEU. Grand Hôtel premier ordre. Même maison : HOTEL FERRAT, 32, rue Hamelin, Paris.
NICE. L'OFFICE DE LA COTE D'AZUR sert l'intérêt. p^r tout séjour : hôtels, villas, etc. Renseign. publicité.

« C'est là que les balles d'une mitrailleuse m'ont bûché le bras gauche, et je suis tombé... »

— Mais la mitrailleuse était prise! dit Lison avec admiration.

— Il le fallait bien! continua Robert. Puis on m'a ramassé sur le terrain. J'avais le coude et l'avant-bras en marmelade, et après deux jours passés sans beaucoup de soins dans un wagon de marchandises, la gangrène s'est déclarée.

« On m'a amputé très bien, dans un hôpital de Paris, on m'a guéri, et, enfin, une fois tout cicatrisé, comme j'étais très faible et que je n'en finissais pas de me remettre au point de vue de ma santé générale, on m'a envoyé finir une convalescence au bon soleil de la Provence... ou j'ai eu la chance inouïe de vous rencontrer.

— Et c'est tout?

— Mais oui, c'est tout, Lison. Avouez que j'ai eu toujours de la veine. J'aurais pu y rester comme tant d'autres et dormir maintenant sous des mottes de gazon, au coin d'un bois, avec une petite croix de bois et mon képi qui pourrait accroché après, sous la pluie...

— C'est vrai! dit-elle...

— Au contraire : me voici sauvé; je renais à la vie, pas à l'amour, hélas! Je ne suis plus qu'un manchot bon pour la réforme...

— Ob! Et Lison, mais vous serez aimé quand même! Il y en a beaucoup qui voudraient être dres d'avoir un bras comme celui qui vous resto

our s'y appuyer.

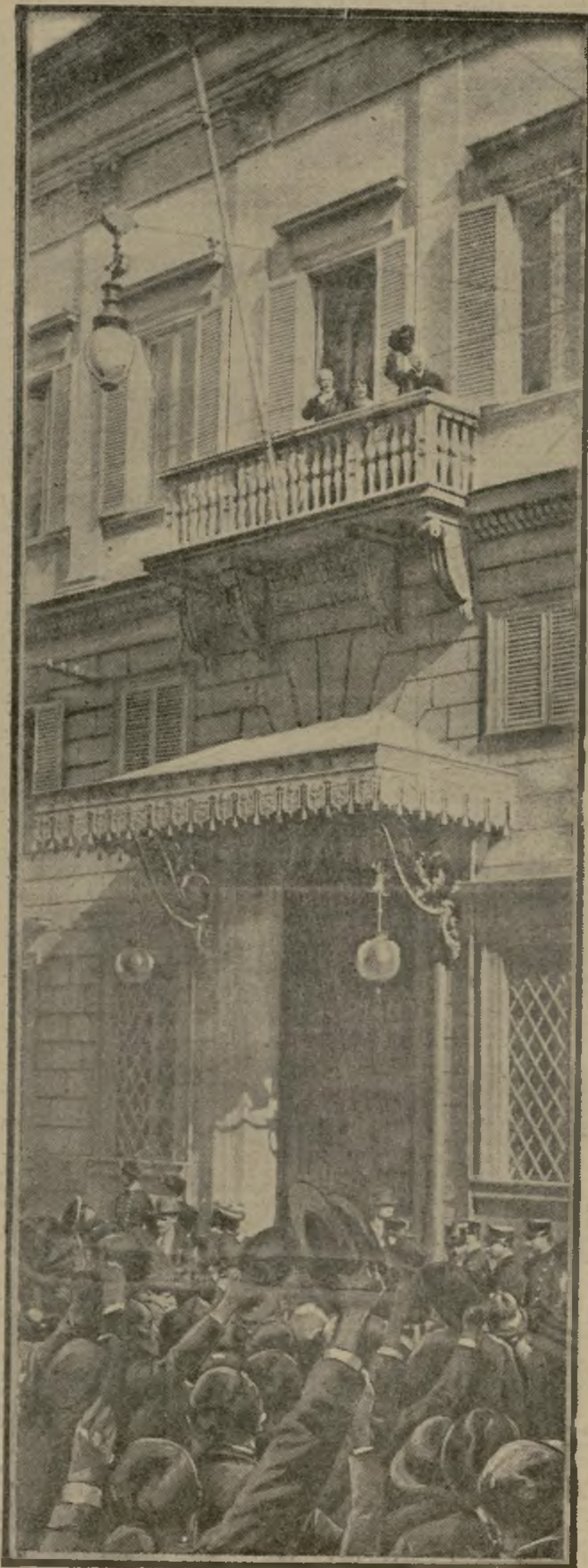
— Mais ce n'est pas vous, Lison!

— Vous savez bien que ce serait une folie, et ensuite ce n'est plus possible...

— Vous ne dites pas pourquoi!

(A suivre.)

M. ASQUITH A ROME



Après avoir quitté Paris, où il avait assisté à la Conférence des Alliés, M. Asquith, premier ministre anglais, s'est rendu à Rome. Il est photographié ici au balcon de l'ambassade d'Angleterre, en compagnie de l'ambassadeur.

Pour répondre à ceux des 420



Avant-hier, devant le sous-secrétariat des Munitions, avenue des Champs-Élysées, de lourds camions se sont arrêtés, apportant deux énormes obus dont la hauteur atteignait celle d'un homme. Ces engins ont fort impressionné le public.

Sir Hughes dialoguant avec des compatriotes



Le général sir Sam Hughes (X) commandant en chef les contingents canadiens, qui vient de passer en revue un important effectif de ses vaillants compatriotes, leur a adressé une chaleureuse allocution.